This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françoais, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

EX LIBRIS BRENT GRATION-MAXFIELD.

LA CHAUSSÉE. (PIERRE-CLAUDE NIVELLE DE)
MAXIMIEN. TRAGEDIE.
PARIS. 1738

SMALL 8VO. FIRST EDITION FINE COPY.

LA CHAUSSÉE WAS WELL-TO-DO, GAY AND DISSIPATED. HE WAS THE ORIGINATOR IN FRANCE OF SENTIMENTAL COMEDY, 'COMÉDIE LARMOYANTE' AS IT WAS CALLED. HE WROTE A NUMBER OF SKILFULLY CONTRIVED PLAYS, AND ALSO ADAPTED RICHARDSON'S 'PAMELA'. HE WAS ADMITTED TO THE ACADEMIE IN 1736. SEE QUERARD, THE OXFORD COMPANION TO FRENCH LITERATURE ETC.

£650

Bought from Dobell

COLLATED PERFECT.
1 UNSIGNED LEAF (TITLE, BEING H4 TURNED BACK.)
A – H3 IN ALTERNATE 8S AND 4S.

EX LIBRIS BRENT GRATION-MAXFIELD.

LA CHAUSSÉE. (PIERRE-CLAUDE NIVELLE DE)
MAXIMIEN. TRAGEDIE.
PARIS. 1738

SMALL 8VO. FIRST EDITION FINE COPY.

LA CHAUSSÉE WAS WELL-TO-DO, GAY AND DISSIPATED. HE WAS THE ORIGINATOR IN FRANCE OF SENTIMENTAL COMEDY, 'COMÉDIE LARMOYANTE' AS IT WAS CALLED. HE WROTE A NUMBER OF SKILFULLY CONTRIVED PLAYS, AND ALSO ADAPTED RICHARDSON'S 'PAMELA'. HE WAS ADMITTED TO THE ACADEMIE IN 1736. SEE QUERARD, THE OXFORD COMPANION TO FRENCH LITERATURE ETC.

£650

Bought from Dobell

COLLATED PERFECT.
1 UNSIGNED LEAF (TITLE, BEING H4 TURNED BACK.)
A – H3 IN ALTERNATE 8s AND 4s.

MAXIMIEN.

TRAGÉDIE.

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSÉE.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François le 28. Février 1738.

Le prix est de 30. sols.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,
Chez LE BRETON, au coin de la ruë Gist-le-Coeur, à la Fortune.

M. DCC. XXXVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ACTEURS.

MAXIMIEN, Pere de Fausta. *M. Sarasin.*

CONSTANTIN, Empereur d'Occident. *M. Dufresne.*

FAUSTA, Femme de Constantin. *Mlle. Gossin.*

AURELE, Général des Armées. *M. Granval.*

MAURICE, ancien Gouverneur, & Confident d'Aurele. *M. Dubreuil.*

ALBIN, Confident de Maximien. *M. Legrand.*

EUDOXE, } Femmes de la suite
PULCHERIE, } de l'Impératrice.

GARDES, & suite de Constantin.

La Scéne est à Marseille dans le Palais de Constantin.

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY ... 1971

MAXIMIEN,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AURELE, *seul.*

DU repos des mortels implacable ennemi,
Monstre le plus cruel, que l'Enfer ait vomi,
Funeste ambition, source de tant de crimes,
Trouveras-tu toujours de nouvelles victimes?

Quels excès en ces lieux vont se renouveller !
Malheureuse Fausta, qu'ai-je à te révéler !
Que de pleurs te prépare un pere trop coupable !
Helas ! pour te sauver, il faut que je t'accable.
Et toi dont je voulois ensevelir l'horreur,
Détestable secret, ne souille plus mon cœur.
Sur ce mystere affreux répandons la lumiére,
Et reprenons enfin ma vertu toute entiére.
Mais pourai-je obtenir ce fatal entretien ?
Maurice ne vient pas, je l'apperçois ; eh bien....

SCENE II.

MAURICE, AURELE.

AURELE.

L'Imperatrice enfin consent-elle à m'entendre ?
Pourrai-je lui parler ?

MAURICE.

Vous la pouvez attendre,
Seigneur, vous vous troublez .. Et pourquoi la revoir ?
Que ne la fuyez-vous.....

AURELE.

Est-il en mon pouvoir.

MAURICE.

Je ne dois plus entrer dans votre confidence ;
Mais dûssai-je aujourd'hui commettre une impru-
dence,

L'amitié tient sur vous mes yeux trop attachés,
Pour ne pas découvrir ce que vous me cachés.
On a donc corrompu le sang de Marc Aurele,
Et vous n'en êtes plus l'imitateur fidéle.
Souffrez, lorsque je vois un si grand changement,
Que je ne garde plus aucun ménagement;
Depuis assez long-tems, l'inutile espérance,
D'un retour désormais, hors de toute apparence;
A contenu mon zéle, & suspendu ma voix;
Je vais vous offenser pour la premiere fois.

AURELE.

Votre amitié m'est chere, & jamais ne m'offense;
Remis entre vos mains dès ma plus tendre enfance;
Je n'ai sçu qu'applaudir à vos sages avis,
Et j'ose me flatter de les avoir suivis.

MAURICE.

Est-ce en entretenant ces liaisons intimes,
Ce commerce odieux, ces nœuds illégitimes?
Avec qui vivez-vous? Juste Ciel! je frémis;
Maximien vous compte au rang de ses amis,
Lui qui n'en eut jamais d'autres que des complices
Destinés à subir les plus honteux suplices,
Lui dont l'ambition ne peut se rallentir;
Toujours inacessible au moindre repentir,
Et moins sensible encore à la haine publique:
Seigneur, ignorez-vous quelle est sa politique?
Si Diocletien le mit à ses côtés,
Ce fut pour rejetter sur lui ses cruautés;

Ce Prince en apparence humain & débonnaire;
Avoit alors besoin d'une main sanguinaire;
Ainsi Maximien, devenu Souverain,
Fit gémir l'Occident sous un sceptre d'airain:
Mais parmi ses excès, ses fureurs & ses crimes,
Je ne vous compte pas tant de saintes victimes.
Ces Baptêmes de sang, loin de porter l'effroi,
Dans les cœurs incertains ont fait germer la foi;
Et ce sang dont la Terre alors fut arrosée,
Est devenu pour elle une heureuse rosée,
Qui produit aujourd'hui les plus riches moissons:
Seigneur, au nom de tous, je vous dis nos soupçons;
D'où vient cette union, qui l'a pû faire naître?
Quel apas vous séduit, qu'attendez-vous d'un traître?
Eternel Artisan de complots dangereux,
Toujours mal concertés, & toujours malheureux;
Rebut de la fortune, ennemi de la terre,
Moins digne de pitié que d'un coup de tonnerre;
Tout autre qu'un ingrat, qui le sera toujours,
A la reconnoissance eût consacré ses jours;
Et charmé de se voir au sein de sa famille,
Honoré de son gendre, adoré de sa fille,
Aussi souverain qu'eux dans leurs propres Etats,
N'eût point formé contr'eux les plus noirs attentats.
Que n'a point fait pour lui cette fille si tendre?
Que de torrens de pleurs il a fallu répandre,
Pour fléchir son Epoux, & lui faire épargner
Un sang que dévoroit la fureur de régner;

On diroit à le voir tranquile en apparence,
Qu'il soutient sa disgrace avec indifférence:
On croiroit qu'il ne songe au fond de ce Palais,
Qu'à joüir d'un repos qu'il ne goûta jamais:
Tant de tranquilité n'est qu'un pur artifice,
Il est né dans le crime, il faut qu'il y périsse;
Il vous entraînera, s'il ne l'a déja fait.
Ce lien réciproque est pour vous un forfait;
Ce n'est qu'une amitié funeste & redoutable:
Qu'ai-je dit, je profane un nom si respectable;
L'amitié ne convient qu'à des cœurs vertueux:
Nous allons voir éclore un crime infructueux,
Il va se consommer, & c'est sous vos auspices,
Si vous n'y prêtiez pas des secours si propices....

AURELE.

Pour paroître coupable, on ne l'est pas toujours,
Crains moins pour ma vertu, ne crains que pour mes jours.
Oüi, Maurice, ma vie est tout ce que j'expose;
Je remplis un devoir que la pitié m'impose;
Ma naissance, & le rang que je tiens dans l'Etat,
N'y serviront jamais l'audace & l'attentat;
C'est pour les empêcher que je me sacrifie:
Ecoute, puisqu'il faut que je me justifie,
Je ne le vois que trop, tu sembles soupçonner,
Que mon cœur par l'amour se laisse empoisonner.
Tu crois que pour Fausta mon ardeur se ranime;
Et qu'un espoir fondé sur le succès d'un crime,

Me ramene aux genoux d'un objet trop aimé ;
Ne puis-je la revoir sans en être enflâmé !
Sans que mes premiers feux m'en inspirent l'audace ?
L'amitié ne peut-elle en occuper la place ?
Pourquoi n'aurai-je pas un pur attachement ?
Ah ! Maurice, le cœur n'a-t'il qu'un sentiment ?
Et l'amour ne peut-il se changer en estime ?
Ce triomphe demande un effort magnanime :
Mais enfin il n'est pas au-dessus d'un Chrétien ;
Aprends donc le secret d'un fatal entretien..... :
Il lui coûtera cher..... Mais je la vois paroître :
Ami, reste en ces lieux, tu vas me reconnoître.

SCENE III.

FAUSTA, AURELE, MAURICE, EUDOXE & PULCHERIE, *dans l'éloignement.*

AURELE.

J'Ai devancé les pas de votre auguste Epoux,
J'ai recherché l'honneur d'être admis devant vous ;
Je vous ai fait presser de vouloir bien m'entendre :
Ma conduite, Madame, aura pû vous surprendre ;
Vous allez me juger, & j'ose sur ce point.....

FAUSTA.

Seigneur, dans vos desseins ne pénétrai-je point ?
Auprès de mon Epoux, vous suis-je nécessaire ?

Vous pouvez demander, dites, que faut-il faire?
Permettez-vous qu'on cherche à vous récompenser?
Le Prétoire est vacant, daignez-vous y penser?
Parlez, oseroit-on vous offrir cette place?
Vous avez des Rivaux, Albin même a l'audace
De porter jusques-là ses vœux démesurés:
Déclarez-vous, Seigneur, vos droits sont assurés.

AURELE.

Si les grandeurs faisoient le bonheur où j'aspire,
Il ne tiendroit qu'à moi de partager l'Empire.

FAUSTA.

Ah! que m'annoncez-vous?

AURELE.

Un malheur trop certain.
Je refuse à la fois le trône & votre main.

FAUSTA.

Qu'entends-je! & qui pourroit vous les donner?

AURELE.

Le crime.

FAUSTA.

Juste Ciel! je me perds au fond de cet abime,
Daignez plus clairement m'annoncer mon destin:
Seigneur, menace-t'on les jours de Constantin?

AURELE.

Oüi, la mort en ces lieux lui creuse un précipice,
Un furieux conspire, & me croit son complice.

FAUSTA.

Qui? vous, Seigneur.

AURELE.

Daignez ne me rien reprocher ;
En flattant son erreur, je voulois empêcher,
L'assassinat affreux que sa rage médite.

FAUSTA.

Je ne sçais que penser, je demeure interdite.

AURELE.

Votre cœur incertain se trouble & se confond :
J'interpréte aisément ce silence profond ;
Mon raport vous paroît douteux, même infidéle,
Je vous deviens suspect, vous soupçonnez mon zéle ;
Vous croyez que je viens supposer un forfait,
Avoüez-le, Madame ?

FAUSTA.

Ah ! Seigneur, en effet,
Que voulez-vous, pourquoi faut-il que je vous croye ?
S'il est vrai, vous deviez chercher une autre voie ;
Qui pût faire échoüer un projet aussi noir :
A qui recourez-vous, & quel est votre espoir ?
Falloit-il que j'en fusse instruite la premiere ?
A quoi peut me servir cette triste lumiére ?
Quels moyens assez prompts, quels secours si puissans
Ai-je pour détourner des malheurs si pressans ?

AURELE.

Vous en pourrez trouver... le Ciel en fera naître,
A qui prétendez-vous que je livre le traître ?

FAUSTA.

A l'Empereur.

AURELE.

Helas ! vous ne le voudrez pas,
Vous ferez la premiere à retenir mes pas.

FAUSTA.

Je ferai la premiere à hâter fon fuplice;
Si vous ne le livrez, vous êtes fon complice;
Et le plus odieux de tous nos ennemis.

AURELE.

Quand vous fçaurez fon nom, Madame.....

FAUSTA.

Je frémis.

AURELE.

Vous voudrez ménager une tête fi chere.

FAUSTA.

Quel est ce malheureux?

AURELE.

Maximien.

FAUSTA.

Mon Pere,
La fource de mon fang, l'objet de tant d'amour:
Non, cruel, vous voulez, par un affreux détour,
Vous venger à la fois d'une trifte famille;
Et perdre en même-tems le Pere par la Fille.

AURELE.

Ce raport eft fondé fur un fait trop conftant,
Il feroit dangéreux d'en douter un inftant;

Toutefois j'ai prévû votre injustice extrême,
J'ai compté qu'il faudroit vous combattre vous-même,
Et qu'un Pere aisément seroit justifié.
Mon sort sera toujours d'être sacrifié :
Cependant si j'étois armé par la vengeance,
J'aurois mieux profité de notre intelligence ;
Je serois en état de vous donner la loi,
Vous ne regneriez plus, si ce n'est avec moi.
Je me verrois vengé de cette préférence
Que votre Epoux obtint sur ma persévérance.
On a crû que des feux éteints par le devoir,
Pourroient être aisément rallumés par l'espoir.
On a compté qu'un Trône, orné de tous vos charmes,
A ma foible vertu feroit rendre les armes ;
Que dis-je ! on s'est flatté qu'un aussi grand bienfait
N'étoit point trop payé par le plus grand forfait.
Mon crédit, mes emplois, & quelque renommée
Que je me suis acquise à la Cour, à l'Armée,
M'ont rendu nécessaire aux yeux de cet Ingrat.
Il a désesperé de renverser l'Etat,
Si je ne lui prêtois ma coupable assistance ;
Et moi, pour vous servir, dans cette circonstance,
(Il le falloit) j'ai feint d'épouser sa fureur :
J'ai fait plus, pour sauver le sang de l'Empereur,
Je me suis, en secret, chargé de le répandre ;
C'est maintenant de vous que son sort va dépendre.

FAUSTA.

Ah! Seigneur, pardonnez au trouble de mes sens;
Je vous ai laissé voir des soupçons offensans.
A tous les malheureux l'injustice est commune.

AURELE.

Madame, votre excuse est dans votre infortune.

FAUSTA.

Dans mes pleurs, dans mon sang, il veut donc se baigner......
Mon Pere.... ah! le cruel....

AURELE.

Madame, il veut regner....

FAUSTA.

Mon cœur, comme le sien, n'est pas impitoyable.
Quelqu'autre sçauroit-il ce secret éfroyable?
Seigneur, est-ce à vous seul?

AURELE.

Il n'a point transpiré;
Et personne, avec nous, je crois, n'a conspiré.
Mais n'en craignez pas moins le sort qui vous menace,
De mes retardemens, Maximien se lasse.
Je vois que les délais deviennent dangereux,
Il n'arrive que trop au crime d'être heureux.
Les vertus ne font pas tant d'amis que les vices:
Pour le moindre salaire, on trouve des Complices.
Peut-être qu'il pourroit, ne ménageant plus rien,
Au défaut de mon bras, substituer le sien.

FAUSTA.

Le Barbare, ah! Seigneur....

AURELE.

S'il m'eût été possible
De ramener ce cœur, toujours plus inflexible,
Je vous eusse épargné ce coup inattendu.
Mais enfin, mon espoir s'est trouvé confondu;
C'est à votre vertu, c'est à votre prudence,
Madame, à profiter de cette confidence.

FAUSTA.

Qu'elle est affreuse!

AURELE.

A qui pouvois-je mieux qu'à vous;
Remettre le destin d'un Pere & d'un Epoux?
Puissiez-vous à la fois les sauver l'un & l'autre:
Mon art a succombé, tout dépendra du vôtre.

FAUSTA.

Seigneur, continuez.....

AURELE.

N'exigez rien de plus;
Ma présence & mes soins deviennent superflus.

FAUSTA.

M'abandonnerez-vous à la main qui m'opprime.

AURELE.

Je n'ai que trop marché dans les ombres du crime;
C'est passer trop long-tems pour être criminel,
Souffrez que je m'impose un exil éternel.

Ce n'eſt pas ſeulement d'aujourd'hui que j'y penſe ;
Je vais le demander pour toute récompenſe :
L'Empereur m'en doit une, & j'ai toujours compté
D'en recevoir enfin ces marques de bonté.

SCENE IV. *Il ſort.*

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE.

FAUSTA *à Eudoxe qui ſe raproche.*

Il me quitte, il me laiſſe incertaine, tremblante :
Eudoxe, qu'ai-je appris ! O nouvelle accablante !
Ciel ! encore une fois, mon Pere veut regner ;
Il veut reprendre un rang qu'il ſembloit dédaigner :
Enviſage l'horreur de cette conjoncture ;
Si j'écoute un moment la voix de la nature ;
Eudoxe, c'en eſt fait, & mon Epoux eſt mort.

EUDOXE.

Qui ſçait ſi l'on vous fait un fidéle rapport.
D'un amant mépriſé, c'eſt peut-être une feinte ;
Et c'eſt trop aiſément vous livrer à la crainte.

FAUSTA.

C'eſt l'Oracle fatal des cœurs infortunés.
Je vois tous les malheurs l'un à l'autre enchaînés.
Je dois en croire Aurele, il ne m'a point trompée :
Eudoxe, tu me vois mortellement frappée.

Je connois trop mon Pere, il m'aime tendrement;
Je le sçais, il m'a fait le sort le plus charmant,
En m'accordant l'objet de mon amour extrême;
Mais son ambition sera toujours la même:
Il déteste le rang où le Ciel l'a remis,
Et pour lui tous les Rois sont autant d'ennemis.
Eh! depuis que lui-même a couronné Constance,
Jusqu'où n'a point été sa cruelle inconstance!
Après avoir cédé le fruit de ses Exploits,
Il croit que ses regrets lui rendent tous ses droits,
Un repentir cruel sans cesse le déchire;
Il croit que mon Epoux doit lui rendre l'Empire,
Et qu'il n'est l'héritier que d'un Usurpateur;
Cette erreur n'a jamais abandonné son cœur:
Voilà de tous nos maux la déplorable source,
A présent que mon Pere est sans autre ressource,
Tout lui paroît permis, il céde au désespoir.

EUDOXE.

Vous connoissez la loi d'un rigoureux devoir;
Un Epoux doit toujours l'emporter sur un Pere,
Le sacrifice est grand; & cependant j'espere....

FAUSTA.

Oui, je sens qui des deux doit être préferé;
Mais toutefois mon cœur n'est pas moins déchiré.

EUDOXE.

Madame, la pitié seroit trop dangereuse;
Il faut tout réveler.

FAUSTA.

Que je suis malheureuse!

Car enfin, l'Empereur est jaloux de son rang;
Sa propre sureté veut qu'il répande un sang,
Qui m'a déja coûté tant de peine à défendre,
Ah! le passé m'apprend ce que je dois attendre,
Dans cette extrémité, je dois appréhender
D'obtenir un pardon que je dois demander.
La pitié qu'il m'inspire entretient son audace,
Il osera toujours abuser de sa grace:
Son bras, de plus en plus, se fera redouter.
Je ne prévois que trop ce qu'il peut m'en couter,
Et la nécessité veut que l'on me refuse;
Mais pour comble de maux, il faut que je l'accuse.
N'est-ce pas de ma main porter les premiers coups?
S'il périt.... de quel œil verrai-je mon Epoux!
Pourrai-je lui montrer un amour aussi tendre!
D'une secrette horreur pourrai-je me défendre!
Non, la nature alors reprendra tous ses droits;
Eudoxe, il est trop vrai, je perds tout à la fois...;
Entre ces deux écueils je demeure flottante.
Ai-je, contre mon Pere, une preuve constante,
Pour pouvoir le convaincre, où pourrois-je en trouver?
Est-ce par un rapport difficile à prouver?
Et si c'est une erreur, je fais un parricide.
Je m'y perds; cependant il faut que je décide....
Grand Dieu! c'est à toi seul à me déterminer,
De tes rayons divins daigne m'illuminer.
M'abandonneras-tu? Non, je ne le puis croire;
Le sujet de mes pleurs intéresse ta gloire.

Mon Pere, mon Epoux, sont tes plus grands bienfaits:
Ah! laisse-moi jouir des dons que tu m'as faits.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE I.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

Notre Victime approche, & tout nous favorise ;
Cependant au moment d'achever l'entreprise,
Ma Fille veut me voir, conçois-tu mon éfroi ?
Je ne sçais quel empire elle eût toujours sur moi.
Peut-être je t'en fais un aveu trop fidéle ;
Mais mon cœur n'a jamais tremblé que devant elle ;
Sa tendresse m'accable autant que sa vertu,
Je ne la vois jamais sans être combattu....
Qui pourroit résister au pouvoir de ses larmes ?
Mais dans tout autre tems j'aurois eu moins d'allarmes.

ALBIN.

Je ne suis point surpris qu'elle cherche à vous voir,
Ce qu'elle doit vous dire, est facile à prévoir :

Quand vous ſçaurez qu'Aurele a vû l'Impératrice;

MAXIMIEN.

Ah! s'il m'avoit trahi.....

ALBIN.

Prononcez ſon ſupplice.

MAXIMIEN.

Aurele l'auroit vûë?

ALBIN.

En ſecret dans ces lieux,
Et Maurice avec lui.

MAXIMIEN.

Que m'aprens-tu? Grands Dieux!

ALBIN.

Fauſta, n'en doutez point, a tout apris d'Aurele;
Ce ſecret eſt ſorti de ſa bouche infidelle:
Et bien-tôt il ira juſques à l'Empereur.
Non, Seigneur, ce n'eſt plus une fauſſe terreur,
L'intérêt d'un Epoux emporte la balance:
Croyez-vous que Fauſta, puiſſe par ſon ſilence,
Concourir avec vous à ſon propre malheur.

MAXIMIEN.

La nature pourroit combattre en ma faveur.
C'eſt peut-être trop loin pouſſer la défiance,
C'eſt un amant qui céde à ſon impatience;

L'espérance & l'amour auront conduit ses pas ;
Aurele a voulu voir un objet plein d'appas,
Qui doit être bien-tôt son heureuse conquête :
Non, Albin, tu proscris trop aisément sa tête,
Il ne m'a point trahi.

ALBIN.

Seigneur, qu'a-t'il donc fait ?
L'entreprise devroit avoir eu son effet.
C'est pour en empêcher le succès infaillible,
Qu'il s'en étoit chargé, la feinte est trop visible ;
Aurele n'a jamais osé s'y dévoüer,
Que dans le seul dessein de la faire échoüer.
En faut-il des garants qui soient plus manifestes,
Que ces retardemens, & ces délais funestes :
Ces risques, ces dangers, qui n'ont jamais été ;
Et qui, jusqu'à présent l'ont toujours arrêté :
Mais où pouvoit-il mieux que dans cette occurrence,
Immoler la victime avec pleine assûrance ?
Il étoit dans un Camp, dont il s'est fait chérir ;
C'est-là, s'il eût voulu, qu'elle devoit périr :
Cependant elle échape, elle respire encore.

MAXIMIEN.

Aurele a des desseins qui vont sans doute éclore.

ALBIN.

De quoi vous flattez-vous, sera-ce dans ces lieux ?

MAXIMIEN.

Il adore ma Fille, il est ambitieux.

On cherche à s'élever, autant qu'il est possible :
Cet ardeur héroïque est toujours invincible ;
Mais, que dis-je ? il seroit honteux d'en triompher.
Un grand cœur ne doit point chercher à l'étouffer.
Que le vulgaire en fasse un crime à ma mémoire ;
Il est fait pour ramper, & pour haïr la gloire :
S'immortalise-t'on dans le sein du repos ?
Albin, l'ambition est l'ame d'un Héros.
Elle émane du Ciel, elle vient des Dieux mêmes ;
C'est une portion de ces êtres suprêmes,
Et le signe éclatant, qui sert à désigner,
Ceux, d'entre les Mortels, qui sont faits pour regner.
Je ne crois pas qu'Aurele ait une autre pensée.

ALBIN.

Vous ne connoissez pas cette Secte insensée,
Qui s'accroît chaque jour, sous le nom de Chétiens.

MAXIMIEN.

Que je les haïs !

ALBIN.

Aurele est un de leurs soûtiens.
Si-tôt qu'on a reçû les Eaux de leur Baptême,
Il semble qu'on devienne ennemi de soi-même ;
Ils exercent sur eux les plus grandes rigueurs,
Ils se font des devoirs, des vertus, & des mœurs,
Qui ne furent jamais que de tristes chiméres ;
Ils n'ont d'autres plaisirs que des douleurs améres,
Ils ne désirent plus que des biens à venir,
Que l'esprit ne sçauroit prévoir ni définir.

Le présent n'est plus fait pour être à leur usage ;
Et pour eux cette vie est un simple passage,
Où, sans aucune attache, ils attendent la mort,
Pour finir leur exil, & les conduire au port.

MAXIMIEN.

Je sçaurai profiter de cette confidence ;
C'est assez, laisse-moi ; que notre intelligence
Demeure, comme elle est, dans un profond secret ;
Un plus long entretien pourroit être indiscret.

SCENE II.

MAXIMIEN *seul.*

ALBIN peut m'avoir fait un rapport infidéle ;
Il a toujours voulu me détacher d'Aurele :
Je vois sa politique, & sa témérité ;
Mais sans nous prévenir, cherchons la vérité.
Sachons à qui je dois ôter ma confiance.
Ma Fille n'aura point assez d'expérience....
C'est elle que je vois, je vais être éclairci.

SCENE III.

FAUSTA, MAXIMIEN.

FAUSTA *à sa Suite.*

ELOIGNEZ-vous... sortez, que l'on nous laisse ici.

Ils se regardent tous deux un instant.

MAXIMIEN.

Votre Epoux, sur ses pas enchaîne la Victoire,
Il moissonne à son gré dans les champs de la Gloire:
Il revient triomphant, ses invincibles mains
Ont enfin, pour jamais, désarmé les Germains.
Le Rhin leur sert en vain de barrieres profondes;
Un ouvrage immortel, élevé sur ses ondes,
Assûre, à Constantin, le fruit de ses Exploits,
Pour gage de la Paix, il emméne leurs Rois.
On n'a jamais regné sous de plus sûrs auspices:
Que les Destins lui soient toujours aussi propices.

FAUSTA.

Il est vrai qu'il n'a plus d'ennemis étrangers.....
Dans le sein de la Paix, il est d'autres dangers.

MAXIMIEN.

Quelle est donc cette crainte?

FAUSTA.

Elle est bien légitime;
Et le Trône est souvent sur les bords de l'abîme.

MAXIMIEN.

Je vois que l'on se plaît soi-même à se troubler :
Pour moi qui ne sçais point cè qui vous fait trembler ;
Je ne puis qu'applaudir à l'heureux Hymenée,
Qui joignit ce Héros à votre destinée.
Que je m'estime heureux de l'avoir préféré !
Plus d'un Rival alors en fut désesperé :
Il en est un sur-tout, dont la haine couverte,
Médite ma ruïne, & travaille à ma perte:
C'est à vous à me mettre à l'abri de ses coups ;
Cependant jouissez du bonheur le plus doux,
Fondé sur vos vertus, autant que sur vos charmes ;
A votre heureux Epoux tout doit rendre les armes.
Qu'il regne, qu'il transmette à sa postérité,
Un Trône inaccessible à la témérité.
Contre un Prince aussi grand l'audace est inutile ;
Il s'est trop fait aimer.

FAUSTA.

Que je serois tranquille,
Si parmi tous les cœurs qu'il cherche à s'acquerir,
Il ne s'en trouvoit un qu'il n'a pû conquerir ;
Ce triomphe seroit préférable à tout autre.

MAXIMIEN.

Quel est-il donc ce cœur ?

FAUSTA.

C'est peut-être le vôtre.
Je ne vois votre état qu'avec saisissement :
Un Héros n'est pas fait pour tant d'abaissement.

Si vous ſçaviez combien la diſgrace où vous êtes,
Me coûte de ſoupirs & de larmes ſecrettes :
Hélas ! mes plus beaux jours en ſont empoiſonnés,
Mes plaiſirs avec eux ont été moiſſonnés ;
Que ne m'eſt-il permis, que ne ſuis-je Maîtreſſe
De partager mon ſceptre, ainſi que ma tendreſſe !
Quelle félicité, Ciel ! qu'il me ſeroit doux
De voir à mes côtés, mon Pere, mon Epoux !
Aſſis au même rang, dans une paix profonde,
Et regner avec moi, ſur la moitié du monde.
Quelle fatalité régle tout à ſon choix !
Le Trône n'admet plus deux Maîtres à la fois ;
Cependant mon Epoux m'äime autant que je l'aime ;
Et je puis eſperer de ſa tendreſſe extrême,
Qu'un oubli généreux vous rendra ſa faveur ;
Je ſçaurai, malgré lui, vous ramener ſon cœur :
Il me verra ſans ceſſe, à ſes piés ſur ſes traces.

MAXIMIEN.

Qui n'a plus de deſirs, eſt au-deſſus des graces....
De ſemblables refus vous paroîtront nouveaux ;
Mais pendant quarante ans d'erreurs & de travaux,
Aſſez de vains lauriers ont ſurchargé ma tête,
Le mépris des grandeurs, vaut mieux que leur conquête.
Le tems a découvert à mes yeux enchantés,
Le néant de ces biens, ſi fauſſement vantés ;
Leur éclat déſormais n'a rien qui me ſéduiſe,
Je ne l'aurois pas cru, l'ambition s'épuiſe.

FAUSTA.

Mon Pere, eſt-il bien vrai, ne vous trompez-vous pas ?
Que cette certitude auroit pour moi d'apas !
Hélas ! n'aurois-je plus à trembler pour vous-même ?
Mon Epoux eſt jaloux des droits du Diadême,
Et rien n'éteindroit plus ſon couroux rallumé ;
A ſon heureux Empire on eſt accoutumé :
On n'a jamais fait naître un amour auſſi tendre ;
Et quand par un revers qu'on ne doit pas attendre,
Il pourroit ſuccomber : ne vous y trompez pas,
L'Occident s'armeroit pour venger ſon trépas :
Ainſi du criminel la mort ſeroit certaine.
Mais contre ce Héros, d'où vous vient tant de haine ?
Il n'a point uſurpé le partage d'autrui ;
Par les droits les plus ſaints l'Occident eſt à lui :
Quel autre que vous-même a couronné ſon Pere ?
Ah ! Seigneur, c'eſt de vous, c'eſt d'une main ſi chere,
Que nous tenons les biens qu'il vous plût autrefois. . .

MAXIMIEN.

Ma fille, il n'eſt plus tems de diſcuter mes droits. . .
(Fauſta ſe trouble encore plus,) Maximien s'en apperçoit.
Ne diſſimulez plus, laiſſez couler vos larmes ;
Je ſçais où vous puiſez ces indignes allarmes :
Mon ennemi triomphe, & cauſe votre effroi ;
Il ſe venge à la fois, & de vous & de moi.

Quelle prévention, quelle erreur eſt la vôtre!
Ma fille, l'on prétend nous perdre l'un par l'autre;
Apprenez que l'on cherche à m'ôter un appui.
C'eſt l'amour outragé qui m'accuſe aujourd'hui,
Peut-être, d'un projet, dont lui-même eſt capable.
On ſçait qu'il eſt aiſé de me rendre coupable;
Que l'Empereur, & vous le croirez aiſément;
Qu'il ne faut qu'un ſoupçon, même ſans fondement,
Pour me perdre, on le ſçait: mais on veut que vous-même,
Vous ſerviez leur vengeance, & leur fureur extrême;
On cherche à vous couvrir de l'oprobre éternel,
D'avoir trempé vos mains dans le ſang paternel:
Que dis-je! il faut tout croire, allez livrer ma tête,
Ne tardez pas.

FAUSTA.

Ah! Ciel.

MAXIMIEN.

Que rien ne vous arrête......
Mais ces cris d'allégreſſe annoncent l'Empereur;
Allez ſacrifier mes jours à votre erreur.

SCENE IV

CONSTANTIN, *suite de Guerriers & de Rois enchaînés.*

FAUSTA, MAXIMIEN, AURELE, ALBIN, MAURICE.

CONSTANTIN, *à Fausta.*

Vous voyez que le Ciel sensible à vos allarmes,
A lui-même hâté le bonheur de nos armes,
J'aime à vous raporter ma gloire & mes lauriers.
En regardant les Guerriers qui sont à sa suite.
Je n'attendois pas moins de ces braves Guerriers,
Dont la Gaule est toujours une source féconde,
Avec eux on feroit la conquête du monde;
Allez, Troupe héroïque, & triomphez de vous,
Ce dernier avantage est le plus grand de tous.

FAUSTA, *à Constantin.*

Vous m'êtes donc enfin rendu par la victoire,
Que j'aime à vous trouver tant d'amour & de gloire!
Puissai-je avoir tremblé pour la derniere fois.

CONSTANTIN.

La paix est le seul but où tendent mes exploits;
La gloire d'enchaîner le Demon de la Guerre,
Et de fixer enfin le repos sur la Terre,
Suffit pour m'acquerir le nom le plus flateur;
Je ne veux que celui de Pacificateur;

Je forcerai le monde à m'accorder ce titre;
C'eſt régir l'Univers, que d'en être l'Arbitre.
Les Germains ſont vaincus, & leurs ſuperbes Rois
Viennent à vos genoux.... Mais qu'eſt-ce que je vois?
Vous ne paroiſſez pas ſenſible à leur hommage.

FAUSTA.

Hélas! Seigneur.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je?... & quel ſombre nuage
Semble de plus en plus obſcurcir tant d'apas?
D'où viennent ces ſoupirs que je n'attendois pas?
Quel ſujet douloureux pourroit les faire naître?
Vous vous attendriſſez, quoi ne puis-je connoître.

Elle regarde tendrement ſon Pere.

Ah! ce regard m'aprend la cauſe de vos pleurs....
Vous triomphez, il faut ſe rendre à vos douleurs.

A Maximien.

Seigneur, je ne mets plus de borne à ma clémence;
Qu'une amitié nouvelle entre nous recommence;
Que nos diviſions, que tout ſoit éfacé;
Réuniſſons nos cœurs, oublions le paſſé:
Je ne me trouve heureux, qu'autant que je pardonne,
Que chacun ſuive ici l'exemple que je donne.

A Aurele.

Pour vous, Seigneur; ceſſez de vouloir me priver,
D'un ſujet vertueux que je veux conſerver:

Un Ami vous en presse, un Maître vous l'ordonne,
La sagesse peut-elle être trop près du Trône !
Si l'on veut qu'elle attire, & charme les mortels,
C'est à la Cour qu'il faut lui dresser des Autels.

Aux Rois enchaînés.

Et vous, Princes & Rois, qui suivez votre Maître,
Ornemens d'un Triomphe où vous devez paroître,
Et suivre d'un Vainqueur, le char Victorieux ;
Vous ne servirez point de spectacle en ces lieux :
Soyez libres, partez ; ma gloire est satisfaite,
Pour ceux que j'ai domptés la honte n'est point faite !
Allez, sur vos Sujets, pratiquer mes leçons,
Que leur félicité vous serve de rançons ;
Que vos bontés pour eux soient le gage durable,
D'une paix entre nous toujours inalterable :
Remportez vos trésors ; je ne veux rien de plus!
Que la reconnoissance & l'amour des Vaincus.

A Fausta.

Et nous, Madame, allons prendre part à ces fêtes,
Dont ces Peuples charmés honorent nos conquêtes :
Venez les embellir aux yeux de votre Epoux,
Leur plus brillant éclat ne viendra que de vous.

SCENE V.

MAXIMIEN, AURELE.

MAXIMIEN *arrête Aurèle.*

AH ! Seigneur, c'en est trop, il faut enfin se rendre,
Contre tant de vertus, qui pourroit se défendre ?
Sa générosité me désarme à jamais,
Je ne puis, je ne veux que l'aimer désormais :
Tout autre sentiment me devient impossible,
Il le faut avoüer, la haine est trop pénible ;
Et la mienne cent fois a pensé se trahir,
Ce n'est que par effort qu'un grand cœur peut haïr !
L'estime ou le mépris sont seuls à son usage,
La haine la plus forte est le plus grand hommage,
Dont on puisse jamais honorer un Rival ;
Constantin m'inspira ce sentiment fatal....
Sa gloire, son éclat, ses exploits, sa fortune,
Tout offroit une idée, une image importune,
Que mes yeux & mon cœur ne pouvoient supporter ;
J'avois cette victoire encore à remporter ;
Et sur moi-même enfin, je l'obtiens toute entiere ;
Laissons à ce Héros une libre carriere :
Qu'il régne : abandonnons à ses heureuses mains,
Le soin de dispenser le bonheur des humains !

Ne nous opposons plus au Ciel qui le désigne,
Ne consentez-vous pas de ceder au plus digne ?

AURELE.

Seigneur, si je souscris à des ordres si doux,
Je n'en reçus jamais de plus dignes de vous.
A cet heureux retour, souffrez que j'aplaudisse.
On obéit sans honte, où régne la justice ;
Sous un Monarque humain, vertueux & prudent;
On ne s'aperçoit pas que l'on soit dépendant.

MAXIMIEN.

Seigneur, ç'en est assez, si vous m'en voulez croire,
Renonçons au projet qui blesse notre gloire :
L'ambition funeste alloit nous égarer,
Ne nous en souvenons, que pour tout réparer.

Aurele sort.

SCENE VI.

MAXIMIEN *seul.*

Tu n'es qu'un vil esclave,& tu dois toujours l'être,
Va, puisque tu le veux,ramper aux piés d'un Maître:
Reste dans le néant, d'où tu pouvois sortir,
Aveugle que j'étois, j'aurois dû présentir.....

SCENE VII.

MAXIMIEN, ALBIN.

MAXIMIEN.

Tu l'aurois bien prévû, je viens de tout aprendre;
C'eſt une lâcheté que je ne puis comprendre;
L'ambition, l'amour n'ont pû le retenir,
Il a tout révelé, mais j'ai ſçû prévenir
Les dangereux effets de ſa foibleſſe extrême,
J'ai feint avec ce Traître un retour ſur moi-même:
Et je viens de briſer le lien qui nous joint.

ALBIN.

Un lâche eſt ſoupçonneux, il ne vous croira point,
Si vous vous en flatez, c'eſt une autre imprudence;
Ce malheureux ſecret eſt trop en évidence:
Il faut s'attendre à tout.

MAXIMIEN.

Quel eſt donc cet effroi?
Le péril t'épouvante.

ALBIN.

Il n'eſt pas fait pour moi,
Je n'en dois craindre aucun, c'eſt pour vous que je tremble;
Sçait-on les liaiſons que nous avons enſemble?

A l'Idole du temps on me croit asservi,
Auprès de l'Empereur je vous ai desservi:
Je vous ai toujours nui, personne ne l'ignore,
Je professe en public un culte que j'abhorre;
Dans cette obscurité, qui peut me découvrir,
Si vous ne le voulez, je ne sçaurois périr!
Et ce n'est que sur vous que peut tomber la foudre.

MAXIMIEN.

Comment la conjurer?

ALBIN.

C'est à vous de résoudre....
Puis-je vous demander en ce pressant danger,
Quel est votre dessein?

MAXIMIEN.

De n'en jamais changer.
Comme j'ai commencé, j'acheverai ma course;
Dans notre fermeté cherchons notre ressource.
Pour être désarmé, je ne suis pas vaincu;
Pour recouvrer enfin le rang où j'ai vêcu,
Il n'est rien que mon bras ne tente & n'exécute,
Je tombe de trop haut, pour craindre une autre chûte,
je suis ma destinée, en poursuivant mes droits.
Les Dieux sont mes garans, & je soutiens leur choix;
Je n'étois qu'un mortel conçu dans les ténébres,
Je n'en dois pas rougir: les noms les plus célébres
N'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui!
Enfin, quoiqu'il en soit, c'est le destin, c'est lui.

Qui pour mieux signaler sa suprême puissance ;
M'a tiré du néant qui couvroit ma naissance ;
Et qui m'a vers le Trône aplani les chemins.... ;
Je ne défendrois pas l'ouvrage de mes mains.
N'aurois-je acquis la gloire & le surnom d'Hercule ;
Que pour être chargé d'un titre ridicule ?
Quoi, j'aurois réuni tant de climats divers,
Tant de sceptres épars ; & dans tout l'Univers,
Je n'aurois fait qu'un Trône & qu'un seul Diadême !
Un autre joüiroit de ce bonheur suprême !
L'Occident est témoin que je n'ai rien cédé,
Que par la violence on m'a dépossedé.
C'est Dioclétien, ce Collégue timide,
Qui m'a contraint, au gré de son gendre perfide ;
A couronner celui qu'on me fit adopter.
Ainsi j'abandonnai ce qu'on m'alloit ôter.
Contre la trahison tentons la même voie,
Par les mêmes moyens je puis ravir ma proye :
Je la disputerois au Souverain des Cieux,
C'est bien assez pour moi d'être au-dessous des Dieux.
Puis-je compter sur toi....

ALBIN.

Seigneur, vous devez croire.. ;

MAXIMIEN.

En attendant qu'on donne un Préfet au Prétoire,
Tu tiens sa place ici, le Palais t'est soumis,
Le soin de le garder, en tes mains est remis

Veux-tu monter plus haut que tu n'osois prétendre ?
L'Occasion t'apelle, oseras-tu l'entendre....
Je te vois étonné, rassemble tes esprits ;
D'un moment aussi cher, tu connois tout le prix...
Si nous hâtions le coup......

ALBIN.

Hé bien ! Seigneur, je céde ;
Un mal aussi pressant, demande un prompt remede :
Il le faut violent..... terrible.....

MAXIMIEN.

Explique-toi,
Tant de ménagemens ne sont plus faits pour moi.

ALBIN.

Il vous fera frémir.

MAXIMIEN.

Propose en assurance.

ALBIN.

Je puis dès cette nuit remplir votre espérance,
Et mettre entre vos mains l'Empire & l'Empereur.

MAXIMIEN.

Tu pourrois me livrer l'objet de ma fureur !

ALBIN.

Oüi, mais jusqu'à ce tems vous avez tout à craindre,
Aurele ni Fausta ne pourront se contraindre :
Tout est perdu, Seigneur, s'ils ne sont prévenus ;
Il faut par des moyens qui leur sont inconnus,
Faire tomber sur eux des soupçons vrai-semblables ;
Il faut que ce soient eux qui paroissent coupables.
J'ai des ressorts tout prêts que je vais disposer... :
Séparons-nous, Seigneur, c'est trop nous exposer,

Dans un lieu plus ſecret, je ſçaurai vous inſtruire;
Vous régnerez, Seigneur, mais laiſſez-vous conduire.

MAXIMIEN.

Cours ſignaler ton zéle, & romps d'indignes fers;
C'eſt toi-même, ton Prince & tes Dieux que tu ſers.

Après que Maximien eſt ſorti, Albin reſte ſeul, & fait la Scéne ſuivante.

SCENE VIII.

ALBIN, *ſeul.*

Je t'entends.... quel eſpoir.... quelle audace il m'inſpire:
Me voici donc au point de partager l'Empire!
Secondons la fortune, elle vient me choiſir,
Et le Trône apartient à qui ſçait le ſaiſir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE I.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

Ces malheureux, dis-tu, vouloient m'ôter la vie.

ALBIN.

N'en doutez point, Seigneur, ils vous l'auroient ravie,
Si par des surveillans, & d'invisibles yeux,
Je n'eusse découvert ce complot odieux.

CONSTANTIN.

Contre leur Souverain, quel sujet les irrite ?
Qu'ai-je à me reprocher, qu'ai-je fait qui mérite
D'être exposé sans cesse à tant de trahisons ?

ALBIN.

Je n'en ai point encor pénetré les raisons.

CONSTANTIN.

Quoi, je verrai toujours suspendu sur ma tête,
Un glaive menaçant, & la mort toute prête.

ALBIN.

Je crains que ce ne ſoient deux Payens furieux ;
Déſeſperés de voir la chûte de leurs Dieux,
Et qui voudroient du moins vous entraîner vous-même ;
Peut-être qu'on en veut à votre Diadême,
Et que ces Aſſaſſins ont un Chef dangereux.

CONSTANTIN.

Un Chef! eſt-il poſſible ? Ah ! quels ſoupçons affreux.

ALBIN.

Ce ſont des préjugés, de ſimples conjectures,
Que l'on peut éclaircir au milieu des tortures ;
Ne permettez-vous pas....

CONSTANTIN.

Albin, ſois mon vangeur ;
Va, je les abandonne à toute ta rigueur.
Il le faut, je le dois, ordonne leurs ſuplices ;
Que l'on ſache quel eſt le Chef de ces Complices :
Et s'il s'en trouvoit un, prends ſoin de t'en ſaiſir.
Mais épargne à Fauſta ce mortel déplaiſir.
Que ce nouveau danger ſoit un ſecret pour elle ;
Et reviens m'annoncer le ſuccès de ton zéle.

Albin ſort.

SCENE II.

CONSTANTIN *seul.*

O Malheur ! qu'en regnant on ne peut prévenir ;
En est-il un plus grand que d'avoir à punir ?

SCENE III.

CONSTANTIN, FAUSTA.

CONSTANTIN.

OU portez-vous vos pas & votre inquiétude ?
Est-ce moi qui vous fais chercher la solitude ?
Vous fuyez les plaisirs qu'on voit de toutes parts
Se présenter en foule à vos tristes regards.
Dans un jour le plus beau, peut-être de ma vie,
Par quel chagrin étrange êtes vous poursuivie ?
Ne puis-je le sçavoir ? Et par quel changement
Votre cœur n'a-t'il plus ce doux épanchement,
Et cette confiance entiére & mutuelle.....
Levez sur moi ces yeux qui vous rendent si belle ;
Si j'ai pû vous déplaire, est-ce à vous de gemir ?...
Dans ce doute cruel cessez de m'affermir.

J'ai quitté des erreurs qui m'ont été si cheres:
Les Dieux que j'adorois étoient ceux de mes Peres;
Cependant vous voyez que partout où je suis,
Je fais regner le vôtre autant que je le puis.
J'ai pour Maximien désarmé ma colere;
Croyez qu'en sa faveur mon retour est sincére:
Que reste-t'il de plus à vous sacrifier?

FAUSTA.

Seigneur, ne cherchez point à vous justifier,
Quand je ne puis suffire à la reconnoissance.

CONSTANTIN.

Cependant vous gardez un injuste silence:
Est-ce là cet amour qui doit tout prévenir?
Je pourrois ordonner, mais je veux obtenir.

FAUSTA.

Hé bien, je vais parler.... c'est le Ciel qui m'inspire.
Il faut donc.... je ne puis, ma foible voix expire:
Mon malheureux secret rentre au fond de mon cœur.

CONSTANTIN.

C'est traiter un Epoux avec trop de rigueur.

FAUSTA.

Quel injuste reproche! Est-ce à moi qu'il s'adresse?
A moi dont chaque instant augmente la tendresse!
Qui sens de plus en plus quel seroit mon bonheur,
S'il n'étoit pas troublé par autant de frayeur;
En craignant de le perdre, il me fuit, il m'échape;
Au milieu des terreurs dont mon ame se frappe,

Puis-je

Puis-je goûter les biens dont je devrois jouir,
Quand je les vois toujours prêts à s'évanouir?

CONSTANTIN.

Dans le sombre avenir puisez-vous ces allarmes?
Craindriez-vous qu'un jour, infidéle à vos charmes,
Mon amour.....

FAUSTA.

Ce malheur ne seroit que pour moi.
Ah!... vivez seulement.

CONSTANTIN.

D'où vous vient cet effroi?

FAUSTA.

Vous me reprocherez qu'il est imaginaire,
Que c'est une foiblesse à mon Sexe ordinaire:
A mes pressentimens vous n'aurez point d'égards.
Ah! par pitié pour moi jettez quelques régards
Sur les périls sans nombre où je vous vois sans cesse:
La prudence, Seigneur, n'est point une foiblesse,
Ni la précaution, un défaut de valeur.
Un peu de prévoyance éloigne le malheur,
Ecarte la tempête, & dissipe l'orage;
Contre les trahisons, à quoi sert le courage?
Seigneur, si vous m'aimez.....

CONSTANTIN.

Quel est donc ce discours?

FAUSTA.

Il n'est que trop aisé d'attenter à vos jours.

Au nom de nôtre Hymen rendez moi plus tranquille ;
Je frémis, quand je pense à cet accès facile,
Qu'à vos moindres Sujets on vous voit prodiguer.

CONSTANTIN.

Ils sont tous mes Enfans, dois-je les distinguer !

FAUSTA.

Je sçais qu'ils ont en vous un Pere au lieu d'un Maître.
Un Prince est rarement aimé comme il doit l'être :
Ce malheur est commun aux plus grands Potentats ;
Le meilleur est celui qui fait le plus d'ingrats.
Il en sera toujours, quelque bien qu'on leur fasse ;
Mais ce qui peut surtout animer leur audace,
Et servir contre vous de prétexte odieux,
C'est le coupable espoir de conserver leurs Dieux.
Que ne peut inspirer l'amour de leurs Idoles ?
Laisseront-ils périr ces Déités frivoles,
Que l'on peut adorer sans être vertueux ?
Le crime soûtiendra leur Culte monstrueux.
Des Ministres de sang, des Prêtres en furie
Repandront dans les cœurs toute leur barbarie.
Il n'arrive que trop que le zéle irrité,
Combat mieux pour l'erreur que pour la vérité.
Cependant vous vivez parmi ces Infidéles :
Voilà ce qui me livre à des frayeurs mortelles.
Je vous vois entouré de tous vos ennemis,
Ils sont auprès de vous également admis ;

Et votre Garde même en eſt toute remplie ;
A qui confiez-vous le ſoin de votre vie ?
N'eſt-elle qu'à vous ſeul pour l'expoſer ainſi ?

CONSTANTIN.

En attendant un Chef, Albin commande ici.
Je dois en être ſûr ; il m'a prouvé ſon zéle.

FAUSTA.

Hélas ! je le veux croire, Albin vous eſt fidéle ;
Mais on peut le ſurprendre, il a trop à veiller :
Souffrez que ma tendreſſe oſe vous conſeiller.
Il faut opter enfin, ce mélange funeſte
Entretiendroit ſans ceſſe un péril manifeſte,
Et rendroit ce Palais toujours tumultueux ;
Seigneur, je ne demande aucun retour contr'eux,
Ni qu'ils ſoient accablés de toutes les miſéres,
Qu'ils ont fait ſans relâche eſſuyer à nos Freres.
M'en croirez-vous ? changez la face de ces lieux,
Banniſſez à la fois l'Impie avec ſes Dieux.
Que leur idolâtrie, en ces lieux répanduë,
Avec la pureté n'y ſoit point confonduë.
Pour les mieux engager à ſubir cet arrêt,
Il eſt un moyen ſûr, flattez leur intérêt,
Achetez leur retraite, & des jours plus paiſibles ;
Augmentez leur fortune, ils y ſeront ſenſibles,
Et porteront ailleurs leur aſpect importun ;
Mais hâtez leur départ, je n'en excepte aucun.
Seigneur, il n'en eſt point que je ne ſacrifie,
De tous également mon ame ſe défie.

Enfin si votre amour....

CONSTANTIN.

En pouvez-vous douter?

FAUSTA.

C'est encore un garant qu'il y faut ajoûter.

CONSTANTIN.

Que me demandez-vous?

FAUSTA.

N'êtes-vous pas le Maître?

CONSTANTIN.

Oui, mais je ne le suis qu'autant qu'on le doit être.

FAUSTA.

Seigneur, il faut céder à la nécessité:
La politique veut....

CONSTANTIN.

La mienne est l'équité.
Sur de simples terreurs je proscrirois d'avance!
C'est une cruauté que tant de prévoyance.
Le châtiment doit suivre & jamais prévenir:
Est-ce donc là le prix que doivent obtenir
Tous ceux qui m'ont suivi dans ces plaines sanglantes,
Où nous avons cueilli des Palmes si brillantes?
Je leur dois cet aveu, je n'ai point de Lauriers
Qui ne soient arrosés du sang de ces Guerriers;
Et lorsque je dois tout à leurs bras tutelaires,
La disgrace, l'exil, deviendroient leurs salaires.
L'Occident, affranchi, purgé de ses Tyrans,
Verroit ses Défenseurs, bannis, proscrits, errants,

Immolés lâchement à mon inquiétude :
Que pourroit-on penser de tant d'ingratitude ?
Est-ce un droit que le Trône accorde aux Potentats ?
Non, la reconnoissance est de tous les Etats :
Mais n'est-il point pour eux de retour salutaire ?
Si l'erreur est un crime, il est involontaire.
De leur aveuglement ils peuvent revenir,
Il faut les éclairer, & non pas les punir.

FAUSTA.

Puissent tant de vertus préserver votre vie
Des dangers imminens dont elle est poursuivie....
Voulez-vous donc me voir mourir à chaque instant ;
Cruel, dans vos refus resterez-vous constant !

CONSTANTIN.

Ce que vous demandez n'est pas en ma puissance.

FAUSTA.

Si c'est trop exiger de votre complaisance,
Ne pourrai-je obtenir quelque adoucissement ?
Je ne demande plus un si grand changement,
Qui seul auroit tari la source de mes larmes ;
Mais un autre pourroit appaiser mes allarmes.

CONSTANTIN.

Daignez vous expliquer ; quels en sont les moyens ?
Quoi !

FAUSTA.

C'est de confier ce Palais aux Chrétiens ;
De rendre votre Garde entiérement chrétienne :
C'est où je me reduis ; Seigneur, qu'il vous souvienne

Qu'avant votre départ c'étoit votre projet.
Qui l'a pû retarder ? quel en est le sujet ?
Vous êtes à leurs yeux la plus fidéle image
De la Divinité qui reçoit leur hommage.
Qui peut mieux veiller qu'eux à votre sûreté ?
Quels cœurs & quelles mains ont plus de pureté ?
Pour prix de vos bontés qui leur sont nécessaires,
Ils seront à leur tour vos Anges tutelaires :
Ainsi, par la frayeur, mes esprits moins glacés...

CONSTANTIN.

Je puis vous satisfaire.

FAUSTA.

Ah ! ce n'est pas assez,
Si vous ne hâtez pas le bonheur où j'aspire ;
Les momens sont plus chers que je ne puis vous dire ;
Mais surtout donnez leur un Chef plus digne d'eux.
Il en est un : hélas ! que nous serions heureux
Si mon choix se trouvoit d'accord avec le vôtre !
Que dis-je, pouvez-vous en préferer un autre ?
Dois-je vous désigner par des traits superflus,
Celui, de vos Sujets, que vous aimez le plus,
Et de tous les Mortels en effet le plus digne
De votre confiance, & de ce Poste insigne.

CONSTANTIN.

Vous voulez dire Aurele, & vous me prevenez ;
C'est sur lui que mes vœux s'étoient déterminés.
Qu'il commande au Palais, qu'il soit chef du Prétoire ;
Quel autre pourra mieux en relever la gloire.

aux Gardes.

Qu'on avertiſſe Aurele, uniſſons nous tous deux,
Pour obtenir de lui qu'il ſe rende à nos vœux.

SCENE IV.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN.

SEIGNEUR, permettez-moi ces tranſports légitimes:
On vient en ce moment d'immoler deux victimes,
Dont les deſſeins ſecrets ont été découverts :
Souffrez que j'aplaudiſſe avec tout l'Univers,
Aux ſoins que le ſort prend de votre auguſte vie;
On dit qu'aujourd'hui même on vous l'auroit ravie.

FAUSTA.

Qu'entends-je? je frémis de ce nouveau danger.

CONSTANTIN.

Il n'eſt plus, par mon ordre on vient de me venger.

FAUSTA, *en regardant ſon Pere.*

Puiſſe-t'il n'avoir point de plus funeſte ſuite.

CONSTANTIN.

C'eſt Albin que je vois, vous allez être inſtruite.

TAYLOR INST.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN.

Eh bien ces furieux !

ALBIN.

Seigneur, ils ont parlé ;
Au milieu des tourmens, ils ont tout révelé.
Vous ne devez plus craindre aucune violence :
Que ne m'est-il permis de garder le silence !

CONSTANTIN.

Non, je veux être instruit : quels étoient leurs desseins ?
Qui pouvoit déchaîner sur moi ces Assassins.

ALBIN.

La fureur de régner.

CONSTANTIN.

Explique ce mystére ;
Ils avoient donc un Chef ?

ALBIN.

Oüi, Seigneur.

FAUSTA.

Ah ! mon Pere.

CONSTANTIN.

CONSTANTIN.

Le Traître périra, s'il est en mon pouvoir.

A Fausta.

Pourquoi frémissez-vous ?

FAUSTA.

à parté. Vous allez le sçavoir.

à Constantin.

O Ciel! c'en est donc fait, ah! si je vous suis chere,
Songez à reprimer une aveugle colere.

CONSTANTIN *à Albin.*

Est-il en ma puissançe ?

ALBIN.

Il n'échapera pas.

CONSTANTIN.

Quel est donc ce cruel ?

ALBIN.

Le plus grands des ingrats.

CONSTANTIN.

Et c'est..... qui te retient.... acheve...

ALBIN.

C'est Aurele.

FAUSTA.

Aurele, ô Ciel!

MAXIMIEN.

Grands Dieux!

CONSTANTIN.

Quelle affreuse nouvelle!
Du coup que je reçois je demeure abatu:
Quoi j'avois contre moi l'amitié, la vertu!

Le Chrétien le plus pur devient un parricide.
Que dis-je, il n'eut jamais que l'ame d'un perfide.

à Fausta.

Qui l'auroit crû! Madame, il nous trompoit tous deux:
Où m'allois-je engager? Dans quel péril affreux.....
Et vous m'aidiez vous-même à tomber dans le piége
Où je devois trouver une main sacrilege.
Je cédois, & j'allois au gré de vos souhaits
Confier à sa foi ma garde & mon Palais.

MAXIMIEN *avec un grand trouble affecté.*

Ma Fille vous pressoit.... ah! que viens-je d'entendre.

CONSTANTIN.

Son cœur comme le mien s'étoit laissé surprendre.
Est-ce là le bonheur que je m'étois promis.

CONSTANTIN.

Malheureux Souverains vous n'avez point d'amis.

à Albin.

Acheve d'irriter ma fureur vengeresse,
Et ne me cache rien de ce qui m'intéresse.
Quel est donc le détail de cette trahison
Qui trouble en même-tems mon cœur & ma raison.

FAUSTA *à part.*

De ce rapport fatal que faut-il que je pense?

CONSTANTIN *à Albin.*

Non parle, je le veux, que rien ne t'en dispense.

ALBIN *mistérieusement.*

Un témoin trop suspect m'empêche de parler;
Et ce n'est qu'à vous seul que je puis devoiler

D'un complot malheureux la ſuite trop funeſte.

CONSTANTIN.

à Fauſta. *à Maximien.* *à Albin.*

Madame, permettez ; qu'on me laiſſe, & toi reſte.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *en regardant ſortir Maximien qui paroit troublé.*

POURQUOI Maximien paroit-il ſi troublé ?
Que dois-je en augurer ? D'où vient qu'il a tremblé ?
Du malheureux Aurele eſt-ce encore un complice ?
Tu n'auras pas vulù devant l'Imperatrice. . . . .

ALBIN.

L'Impératrice, hélas !

CONSTANTIN.

Ne le ſauvera plus.

ALBIN.

Seigneur, vous me voyez également confus. . . . .
Daignez me diſpenſer d'en dire d'avantage ;
Ne ſachez rien de plus.

CONSTANTIN.

Quel eſt donc ce langage ?

ALBIN.

Ce que vous avez dit devant Maximien
Peut être le ſujet de ſon trouble & du mien.
C'eſt un Pere bleſſé par l'endroit le plus tendre ;
Effrayé, comme moi, de ce qu'il vient d'entendre.

CONSTANTIN.

Que m'eſt-il échappé ?

ALBIN.

Daignez vous rappeler . . . .
Mon zele va plus loin qu'il ne devroit aller.

CONSTANTIN.

Je ne puis ſupporter cette attente cruelle,
Acheve d'éclaircir les trahiſons d'Aurele.
Quel autre ſecondoit ſes projets inhumains.

ALBIN.

Vous alliez vous livrer vous-même entre ſes mains ;
Je ne croirai jamais que Fauſta ſoit capable . . . .
Mais elle vous preſſoit en faveur du coupable ;
Elle vous a preſcrit un choix ſi dangereux . . . .

CONSTANTIN.

Je ne ſoupçonnois point d'intelligence entre eux.
Garde-toi d'outrager la vertu la plus pure ;
Je ne me livre point à cette conjecture.
Son pere la condamne avec témérité ;
Mais dans un jugement auſſi peu mérité,
Je reconnois un cœur que le vice empoiſonne,
Qui reſpire le crime aiſément le ſoupçonne ;

Mais toi-même, comment, & par quelles raiſons
Oſes-tu concevoir ces indignes ſoupçons.

ALBIN.

C'eſt à moi de me rendre.

CONSTANTIN.

Il faut me ſatisfaire ;
Dans cette obſcurité, je veux que l'on m'éclaire.
Diſſipe une terreur qui croît à chaque inſtant.

ALBIN.

Ce que j'ajouterois n'eſt pas plus important ;
Mais puiſqu'il faut enfin que je vous obéiſſe,
Seigneur, on ſçait qu'Aurele aima l'Impératrice ;
Il peut l'aimer encor : peut-être cet amour
Eſt ce qui l'attachoit à vous, à votre Cour ;
Il vouloit mériter l'objet de ſa tendreſſe ;
Et c'eſt pour ce deſſein, conduit avec adreſſe,
Qu'il a, ſous des dehors qu'il dément aujourd'hui,
Pratiqué des vertus qui ne ſont pas à lui.
Qui n'a point de deſſeins ne cherche point à plaire :
Cependant on l'a vû ſe rendre populaire,
Et par mille bienfaits répandus à propos,
Du Peuple & du Soldat devenir le Héros.
On ſurprend leur eſtime, & leur faveur s'achette,
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui....

CONSTANTIN.

Dans quel trouble il me jette.

ALBIN.

Je ne vous parle point des frequens entretiens
Que ſans doute ils n'avoient qu'en faveur des Chrê-
tiens.

CONSTANTIN.

Que dis-tu ?

ALBIN.

D'où vient cette ſurpriſe extrême,
L'Impératrice a dû vous l'apprendre elle-même.

CONSTANTIN.

Arrête ? Quels ſoupçons ? Quel orage imprévû
S'éleve tout-à-coup dans mon cœur éperdu ?
Ils ſe voyoient, Fauſta m'en faiſoit un myſtere,
Eſt-ce là cette amour ſi tendre & ſi ſincere....
Elle avoit des ſecrets que je ne ſçavois pas.

ALBIN.

Aurele, aujourd'hui même, a devancé vos pas
Pour avoir avec Elle encore une entrevûe.

CONSTANTIN.

Albin, eſt-il croyable ?

ALBIN.

Oui, Seigneur, il l'a vûe,
Ils ſe ſont tous les deux long-tems entretenus ;
Du reſte leurs ſecrets ne me ſont pas connus.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je ! Qu'ai-je appris ! Que viens-tu de me
dire,
Sur mes yeux prévenus quel voile ſe déchire !

Je ne puis, ſans fremir, arrêter mes regards
Sur l'horreur que je vois regner de toutes parts.

ALBIN.

Seigneur, je vous l'ai dit, la plus forte apparence
N'eſt ſouvent qu'une erreur.

CONSTANTIN.

Inutile eſpérance.
Je cherchois dans ſon cœur confus, embarraſſé,
Le ſecret d'un accueil ſi ſombre & ſi glacé;
Et je n'y voyois pas ſa coupable inconſtance.
Non, je ne me rappelle aucune circonſtance
Qui ne ſoit de leur crime un trop fatal garant.
Ils s'aimeroient.... Fauſta.... quel poiſon dévorant
S'allume dans mon cœur, & coule dans mes veines;
Non, je n'écoute plus des remontrances vaines:
Je m'abandonne à vous tranſports impétueux,
De l'amour qu'on outrage enfans tumultueux.
Oui, je mettrai le comble à mon malheur extrême.
Bornons tous nos deſirs à la grandeur ſuprême....
Inutiles grandeurs dont j'étois ſi charmé,
Tout reçoit ſon éclat du bonheur d'être aimé;
Je l'étois d'une Epouſe & d'un ami fidéle....
Viens m'aider à trouver une clarté cruelle,
Cherchons à démêler l'horreur où je me perds,
Et ſçachons ſi je dois effrayer l'Univers.

Fin du Troiſiéme Acte.

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE I.

ALBIN, MAXIMIEN.

ALBIN.

L'Empereur eſt en proye aux plus noires furies;
J'ai verſé dans ſon ſein toutes leurs barbaries;
Lui-même il s'empoiſonne, il en faut profiter:
Continuons, Seigneur, qui peut vous agiter?
Aurele contre vous ne peut rien entreprendre:
Il demeure accuſé ſans pouvoir ſe défendre;
Et ſes accuſateurs, ſur la rive des morts,
Ont, avec leur ſecret, emporté leurs remords.

MAXIMIEN.

Pardonne ma foibleſſe, elle eſt bien légitime;
Je crains qu'il ne m'en coûte encore une victime.

ALBIN.

Quel eſt ce repentir?

MAXIMIEN.

Je ne m'impute rien,
Tout devient légitime à qui reprend ſon bien.

Qu'ai-je à me reprocher quand le destin contraire,
Me force de commettre un crime nécessaire ?
Ce sont là des remords aisés à surmonter ;
C'est un autre ennemi que je ne puis dompter.

ALBIN.

Quel est cet ennemi terrible ?

MAXIMIEN.

La nature.
C'est elle qui m'arrête en cette conjoncture ;
Mon sang, mon propre sang s'éleve contre moi,
Ma Fille... Ah ! son danger me cause trop d'effroi ;
Considere l'abime où nous l'avons jettée,
La Couronne à ce prix seroit trop achetée.
Non, Albin, je ne puis, tu t'es trop avancé ;
Son Epoux est jaloux, il se croit offensé :
Il est impétueux, sa rage impitoyable
Peut faire sur ma Fille, un exemple effroyable :
Je mourrois de douleur, je ne puis m'y prêter ;
Cet obstacle est le seul qui pouvoit m'arrêter.

ALBIN.

Je ne prévoyois pas cet obstacle invincible :
Je n'entreprendrai point de vous rendre inflexible.
Seigneur, à d'autres soins il faudra se borner :
Aux piés de votre Gendre allez-vous prosterner ;
Et lui faire l'aveu de votre intelligence ;
C'est l'unique moyen d'arrêter sa vengeance.

L'abaiſſement convient quand on eſt criminel ;

D'ailleurs ne conſultés que l'amour paternel.

MAXIMIEN.

Quel état eſt le mien, quelle affreuſe torture ?
L'ambition devroit étouffer la nature.
Funeſtes ſentimens qui partagés mon cœur,
Ceſſez de vous combattre avec tant de fureur :
Souffrez pour un moment qu'un malheureux reſpire ;
Et laiſſez-moi ceder, ou reprendre l'Empire.

ALBIN.

Si je connois l'amour, j'ai tout lieu de douter
Qu'un couroux auſſi prompt ſoit fort à redouter :
Tant de rage à la fois n'entre point dans une ame ;
Ce n'eſt que par degré qu'un cœur jaloux s'enflâme.
Vous ne connoiſſez pas les retours d'un Amant :
Sa vengéance n'eſt pas l'ouvrage d'un moment ;
On menace long-tems la Beauté qu'on adore.
L'entrepriſe, d'ailleurs, eſt ſur le point d'éclore ;
Vous voyez que la nuit a commencé ſon cours,
Juſqu'au terme fatal les momens ſont ſi courts ;
Et vous ne pourriez pas diſſimuler encore ?
Notre ennemi commun ne verra point l'aurore ;
Comtés qu'il n'aura pas le tems de ſe venger.
Ainſi, pour votre Fille, il n'eſt aucun danger :
De ſa vie, au ſurplus, je ſuis dépoſitaire,
Elle ne peut périr que par mon miniſtere ;
Et je puis à mon gré, du moins juſqu'à demain
Eluder, ou ſuſpendre un Arrêt inhumain.

MAXIMIEN.

Tu calmes la frayeur dont mon ame eſt ſaiſie.

ALBIN.

Seigneur, ſi vous ceſſez d'aigrir la jalouſie
Dont je viens de remplir le cœur de Conſtantin,
Vous vous livrez vous-même au plus honteux deſtin:
Et votre propre Arrêt devient irrévocable;
Fauſta de plus en plus doit paroître coupable,
Il faut que ſon Epoux n'en puiſſe pas douter,
Et qu'il ne daigne pas ſeulement l'écouter.

MAXIMIEN.

Elle peut aiſément prouver ſon innocence;
Pourrons-nous l'empêcher? Eſt-il en ta puiſſance
De forcer la Fortune à ſeconder nos vœux?
Et ſi, pour les convaincre, il veut les voir tous deux;
L'artifice eſt détruit; que pourras-tu répondre?

ALBIN.

L'Innocence accuſée eſt aiſée à confondre;
L'embarras qu'elle éprouve en cette occaſion,
La ſurpriſe, le trouble & la confuſion,
Sont autant de témoins qui dépoſent contr'elle;
On pourra leur porter une atteinte nouvelle,
Et trouver le ſecret de couvrir cette erreur
D'un voile impénétrable aux yeux de l'Empereur.

SCENE II.

CONSTANTIN, ALBERT, MAXIMIEN, *Gardes.*

CONSTANTIN *à un Garde.*

Que l'on fasse venir ici l'Impératrice,
Allez... Albin & toi va chercher son Complice.
Je veux voir ces Ingrats, ce couple malheureux :
Qu'ils viennent se deffendre, ou me perdre avec eux.
Fausta ne me croit pas instruit de cet outrage.

ALBIN.

Ah ! Seigneur, pourrez-vous supporter cet orage ?

CONSTANTIN.

Ne me repliques-pas, je veux être obéi,
Et tirer un aveu de ceux qui m'ont trahi.

SCENE III.

CONSTANTIN, MAXIMIEN.

MAXIMIEN *à part*.

Quel affreux contre-temps!

CONSTANTIN.

Je vous prends pour arbitre

MAXIMIEN.

Ah! ne me chargez pas de ce malheureux titre,
Contre qui voulez-vous qu'il me serve en ce jour?

CONSTANTIN.

Je veux contre elle armer la Nature & l'Amour.

MAXIMIEN.

Votre Epouse est l'objet de ma tendresse extrême.

CONSTANTIN.

Ah! je frémis pour elle, ou plûtôt pour moi-même;
Si, comme je le crois, je me vois condamné
A venger notre Hymen par l'Amour profané.
On me ravit un bien qu'on ne peut plus me rendre.
Helas! j'étois heureux! Ah! devoit-on m'apprendre
Que ma crédulité faisoit tout mon bonheur?
En me désabusant, on m'a percé le cœur.

MAXIMIEN.

En faveur de sa Fille un Pere vous implore,
Vous ne pouvez la voir sans vous aigrir encore,

Sans porter la fureur à son dernier accès ;
La plus juste vengeance est toujours un excès ;
Craignez-en sur vous-même un effet déplorable :
Plus l'Amour est vengé, plus il est misérable.
Par égard pour vous-même, il faut y renoncer ;
Vous m'avez pris pour Juge, & je vais prononcer :
Ah ! Seigneur, la pitié peut bien m'être permise,
Ordonnez qu'en mes mains ma Fille soit remise ;
Le divorce & l'exil vous vengeront bien mieux,
Laissez-moi désormais la soustraire à vos yeux ;
Quel supplice, en effet, pourroit être plus rude ?
Qu'elle aille pour jamais dans un solitude
Expier le malheur d'avoir pû vous trahir.

CONSTANTIN.

L'Infidele Fausta vivroit pour me haïr,
Et je la laisserois joüir de son parjure :
Il me faut tout son sang pour laver cette injure :
Je veux qu'elle fournisse un exemple éternel....

MAXIMIEN.

La vangeance périt avec le Criminel :
Il vaut mieux lui laisser une vie importune,
Et lui faire sentir toute son infortune ;
Cet exemple est, du moins, plus terrible à mes yeux :
Pour qui tombe d'un rang qui l'égaloit aux Dieux,
La mort n'est pas toujours le plus grand des supplices,

SCENE IV.

CONSTANTIN, MAXIMIEN, *Fausta entre sans être vûe.*

CONSTANTIN.

NON, je t'ai trop aimée, il faut que tu périsses.

MAXIMIEN.

Seigneur, voyez-moi donc embrasser vos genoux,
Accordez-moi....

FAUSTA *à part.*

Mon Pere aux pieds de mon Epoux!
Il n'en faut plus douter, sa trame est découverte:
Unissons-nous à lui pour empêcher sa perte.
à Constantin en se jettant à ses pieds.
Seigneur, il faut aussi triompher de mes pleurs,
Puis-je trop en répandre en de si grands malheurs!

CONSTANTIN.

Qui ne lui croiroit pas la vertu la plus pure?

FAUSTA.

Vous voyez à vos pieds l'amour & la nature.

CONSTANTIN.

Dites la perfidie & la témérité.

FAUSTA. *Elle se releve.*

Vous ne me regardez que d'un œil irrité,

Pourquoi vous offenser de mes justes allarmes !
Un si cher ennemi mérite bien mes larmes,
& le tendre intérêt que je prends à ses jours.

CONSTANTIN.

Que dites-vous perfide, & quel est ce discours ?

FAUSTA.

Vous m'appellez perfide; est-ce une perfidie,
Que de m'intéresser à l'auteur de ma vie;
Puis-je empêcher mon sang de s'émouvoir pour lui.

CONSTANTIN.

Qu'entend-je, eh de qui donc vous rendez-vous l'appui

FAUSTA.

Vous êtes enflâmé d'une juste colere,
Je le sçais, mais enfin le coupable est mon Pere.

CONSTANTIN.

O ciel de ses forfaits ! elle ose l'accuser,

FAUSTA.

Mes forfaits ! quelle erreur a pû vous abuser;
Et de quoi votre Epouse est-elle soupçonnée !

CONSTANTIN.

Vous augmentez l'horreur que vous m'avez donnée ;

FAUSTA.

Quel effroi de mon cœur commence à s'emparer !

CONSTANTIN.

Dans quel sombre détour elle veut m'égarer ?
Je découvre le piége où l'on veut me conduire :
Des soupçons partagés sont aisés à détruire,
Et vous ne demandez qu'à diviser les miens ;
Mais je sçais éluder vos coupables moyens.

FAUSTA,

FAUSTA.

Je n'imaginois pas ce qu'on ose entreprendre :
Il est affreux pour moi d'avoir à me défendre.
Ah! mon Pere, est-ce vous qui me sacrifiez ?
à Constantin.
Seigneur, permettez-moi de tomber à ses pieds :
Il ne soûtiendra pas.... Il n'osera poursuivre.
Mon Pere, je m'engage à ne vous pas survivre;
Mais mon devoir m'oblige à me justifier.

MAXIMIEN *pénétré.*

C'en est trop, c'est moi seul qu'il faut sacrifier!
C'est moi, n'en doutez plus, Seigneur, il faut la croire;
Et lui rendre à la fois votre amour & sa gloire.
Délivrez-vous enfin, d'un mortel ennemi,
Toujours de plus en plus contre vous affermi.

CONSTANTIN.

La pitié vous suggere un si grand sacrifice.

MAXIMIEN.

Croyez que cet aveu n'est pas un artifice.
Non, ce n'est point un Pere allarmé pour son sang;
Je n'ai jamais songé qu'à reprendre mon rang :
Aux dépens de vos jours je le voulois encore.
La même ambition m'enflâme & me dévore :
C'est un mal dont mon cœur ne peut jamais guérir.

CONSTANTIN.

Prince, on n'écoute point ceux qui veulent périr.

à Fausta.

Sortez.... & vous souffrez qu'un Pere se dévouë.

FAUSTA.

Eh! comment voulez-vous que je le désavoüe.
En s'accusant lui-même il n'a rien suposé:
Quel est donc le témoin qui peut m'être opposé?

CONSTANTIN.

Aurele va paroître, il sçaura tout confondre.

FAUSTA.

Mon Pere l'entendra, c'est à lui de répondre.
Mais il a prévenu des rapports trop certains:
Songez que son aveu doit vous lier les mains.
Que le pardon doit suivre, & non pas la vengeance,
Qui s'accuse soi-même a réparé l'offense.

CONSTANTIN.

Je vois sur quel espoir vous osez vous fier;
Aurele s'est flatté de vous justifier:
Vous comptez sur l'amour de cet ami perfide,
Vous êtes convenus d'un autre parricide.

FAUSTA *impétueusement.*

Ah cruel! c'en est trop: vos yeux se vont ouvrir:
Votre erreur va cesser, tout va se découvrir:
Songez à réparer votre honte & la mienne:
Méritez votre grace en m'accordant la sienne.

CONSTANTIN.

Quelle audace!

FAUSTA.

Sçachez qu'en prononçant sa mort,
Le coupable & sa Fille auront le même sort.

SCENE V.

FAUSTA, CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN.

Mais j'aperçois Albin, Aurele doit le suivre:
Que le traître paroisse.

ALBIN.

Il a cessé de vivre.

CONSTANTIN.

Qu'entens-je!

ALBIN.

Son destin vient d'être terminé.

FAUSTA.

Aurele ne vit plus! il est assassiné.

CONSTANTIN *à Fausta.*

Perfide vous pleurez! c'est un nouvel outrage.

à Albin.

Son trépas est sans doute un effet de sa rage.

ALBIN.

J'allois exécuter votre ordre ſouverain ;
Seigneur, je l'ai trouvé les armes à la main ;
Prêt à ſe dérober par une prompte fuite :
Alors ne pouvant pas éviter ma pourſuite,
Il s'eſt, avec fureur, précipité ſur nous ;
Je voulois l'empêcher de tomber ſous nos coups :
Aux dépens de mes jours je ménageois ſa vie ;
Mais on a, malgré moi, ſecondé ſon envie.
Ne pouvant échaper, il cherchoit le trépas,
Il l'a trouvé, Seigneur ; & je ne doute pas,
Que, pour le dérober au dernier des ſupplices,
Il n'ait été frappé par ſes propres Complices :
La plus part ont péri, le reſte eſt diſperſé.

FAUSTA.

Ainſi tout mon eſpoir ſe trouve renverſé.

CONSTANTIN *à Fauſta.*

Sa mort vient de m'ôter l'avantage funeſte
D'arracher au coupable un aveu manifeſte.

FAUSTA.

Hélas ! il n'étoit pas plus coupable que moi.

CONSTANTIN.

Je ne vous entens point ſans un nouvel éfroi.
Il n'étoit point coupable !

ALBIN.

Au défaut de ce Traître ;
La vérité ſe peut aiſément reconnoître ;

On a trouvé sur lui.....

CONSTANTIN, *en prenant un Billet.*

Donne.... il est de sa main.

FAUSTA, *d'un air plus consolé.*

O Ciel! tu prends pitié de mon sort inhumain.

CONSTANTIN.

Qu'ai-je lû.... détruisez des preuves si complettes;
Tout parle contre vous, perfide que vous êtes;
C'est à vous qu'il s'adresse.

FAUSTA.

A moi.

CONSTANTIN.

Vous frémissez;
Lisez donc votre Arrêt.

FAUSTA.

Que vois-je?

CONSTANTIN.

Obéissez.

FAUSTA *lit.*

Constantin doit périr, sa perte est assûrée:
Il touche à son dernier instant,
Et c'est pour cette nuit que sa mort est jurée;
Maurice vous fera ce détail important.

CONSTANTIN.

En est ce assez, faut-il une preuve plus claire?

FAUSTA.

Je vois que l'on vous donne un avis salutaire ;
Dans les bras du sommeil vous êtes attendu :
C'est là que votre sang doit être répandu ;
Si vous vous obstinez à me croire coupable ;
C'en est fait, votre mort devient inévitable.

CONSTANTIN.

Ainsi de plus en plus vous voulez obscurcir
Un fait trop évident qui vient de s'éclaircir.

FAUSTA.

Ainsi tout m'est nuisible, & rien ne vous éclaire ;
La vérité sur vous fait un effet contraire ;
Il me reste un témoin, (s'il échape à leurs coups)
Faites chercher Maurice, il les confondra tous.

ALBIN.

Maurice ! hélas, Seigneur, je l'ai cherché moi-même ;
Ce malheureux se cache avec un soin extrême.

CONSTANTIN.

Eh ! que pourroit me dire un témoin suborné,
Un Traître que sa fuite a déja condamné ?

FAUSTA.

Voulez-vous donc périr, aveugle que vous êtes ;
Et servir de Ministre à leurs fureurs secretes ?
Restez dans votre erreur ! juste Ciel ! je frémis,
Vous ne pouviez pas mieux servir vos ennemis.
Achevez leur triomphe aux dépens de ma vie,
Ordonnez qu'à l'instant elle me soit ravie ;

Le dernier de mes jours deviendroit le plus doux,
Si ma mort vous pouvoit dérober à leurs coups.
Vous m'y verriez voler avec plus d'assurance;
Mais je n'emporte pas cette heureuse espérance;
La victime en mourant ne vous sauvera pas,
Et nous perdrons tous deux le fruit de mon trépas.
Vous ne me répondez qu'avec un air farouche;
L'estime, la pitié, l'amour, rien ne vous touche;
Que la seule innocence est un foible secours!
Mais au moins de ma vie examinez le cours:
Vous n'y trouverez point un funeste présage,
Vous sçavez si jamais l'art fût à mon usage.
Mon cœur vous fût connu par des titres plus doux,
Vous sçutes avant moi qu'il étoit fait pour vous.
Vous reçûtes ma main, comme un gage céleste
Des plus grandes faveurs de ce Dieu que j'atteste.
Depuis qu'ai-je donc fait, quelle fatalité,
Peut armer contre moi votre credulité?
On a beau se cacher sous un dehors austere,
Un penchant malheureux porte son caractere;
Il paroît à travers le plus sombre détour,
On laisse appercevoir ce qu'on doit être un jour:
Puis-je être tout d'un coup parricide & parjure?

CONSTANTIN.

Ces frivoles discours n'ont rien qui me rassure;
Les crimes on entr'eux un triste enchaînement,
Des moindres aux plus grands on parvient aisément;

Un amour affrené s'y porte de lui-même ;
Plus il est criminel, & plus il est extrême :
Mais c'est trop employer d'inutiles raisons,
Avoüez moi plûtôt toutes vos trahisons :
Convenez des forfaits dont vous êtes complice,
Je veux que cet aveu vous serve de supplice.

FAUSTA.

Vous me faites frémir.

CONSTANTIN.

Ne déguisez plus rien.

FAUSTA.

Vous avez prononcé votre arrêt & le mien :
Vous pouvez me plonger dans la nuit éternelle,
Je ne conviendrai point que je sois criminelle :
Pour vous désabuser mes soins sont superflus,
Vous lirez dans mon cœur quand je ne serai plus :
Vous connoîtrez trop tard toute votre injustice,
Son excès deviendra votre plus grand supplice :
Ils me justifieront en vous perçant le sein :
Ce n'est qu'en expirant sous le fer assassin,
Que tout s'éclaircira dans votre ame jalouse,
Et vos derniers soupirs seront pour votre Epouse.
Mais je ressens déja tout ce que je prévois.
Ah ! je ne soûtiens plus tant de maux à la fois ;
Et je succombe enfin à ma douleur mortelle.

Elle tombe entre les bras d'Eudoxe.

CONSTANTIN *attendri.*

Qu'on l'ôte de mes yeux, & qu'on prenne soin d'elle.

SCENE VI.

CONSTANTIN, ALBIN.

CONSTANTIN *à sa suite.*

A Mes vives douleurs laissez un libre cours;
Faut-il que je me vange en l'adorant toujours:
Ah! qu'il est mal aisé de punir ce qu'on aime!
Pour la justifier je me confonds moi-même;
Je cherche des raisons que je ne puis trouver,
Ses pleurs m'en ont plus dit qu'elle n'en peut prouver.
Je vois, je sens qu'il faut que sa mort nous sépare,
Ma foiblesse m'impose une loi si barbare.
Vengeons-nous, qu'elle meure... ah! quel arrêt affreux!
Dois-je être aussi cruel que je suis malheureux?
L'amour désesperé me parle encor pour elle:
Que dis-je! si Fausta ne m'étoit pas fidelle;
Je connois trop son cœur, en ce moment fatal,
Elle auroit autrement regretté mon Rival:
Elle eût fait, pour le suivre, un aveu déplorable.
Laisse-moi respirer, furie inexorable!
Affreuse jalousie, ou du moins sur mes yeux,
Cesse enfin d'épaissir un nuage odieux!
Chere & funeste Epouse: ô doux nom qui m'accable!...
Albin, est-il bien sûr qu'elle soit si coupable?

TAYLOR INST OXFORD

Elle accuse son Pere ; il m'a toujours haï,
Pour prix de ma clémence il m'a toujours trahi :
Il médite sans cesse un retour vers le Trône ;
Je sçais que cet espoir jamais ne l'abandonne ;
Il s'accuse lui-même, il ose s'imputer*
Un complot qu'il voudroit peut-être exécuter :
Il s'offre à ma vengeance, il vole audevant d'elle...
N'est-ce point pour sa Fille une ruse nouvelle ?
Peut-être pour lui-même. Il veut m'embarasser.
Par cet aveu, sans doute, il croit tout éfacer :
Seroit-il criminel..... Eh ! comment peut-il l'être ?
Mais qui peut démêler tous les replis d'un traître ;
Il l'a toujours été. Dussai-je m'abuser,
Mon cœur à ses soupçons ne peut se refuser :
Ils me sont bien permis.

ALBIN.

En faut-il d'avantage ?
Dès que Maximien vous cause quelque ombrage,
Dès qu'il vous est suspect, il le faut prévenir.
Aucun égard pour lui ne doit vous retenir :

CONSTANTIN.

Mais n'est-ce point commettre une injustice extrême ?

ALBIN.

Seigneur, vous sçavez trop les droits du Diadême :
Surtout dans un danger qui vous est personnel ;
Un sujet qu'on soupçonne est assez criminel.
Et qui sçait en effet le sort qu'il vous aprête ?
Pour votre sûreté, souffrez que je l'arrête,

CONSTANTIN.

J'y consens à regret, assûre-toi de lui,
Que nul autre que toi ne m'approche aujourd'hui.

Il sort.

ALBIN *seul.*

Vous serez obéi.... tout nous devient propice.

SCENE VII.

ALBIN, MAXIMIEN *qui va après Constantin.*

ALBIN *à Maximien.*

Seigneur, que voulez-vous?

MAXIMIEN.

Sauver l'Impératrice;

ALBIN.

Arrêtez.

MAXIMIEN.

Je ne puis; mais ne crains rien pour toi,
Je vais me charger seul....

ALBIN.

Hola, Gardes à moi:
Qu'on s'assure de lui.

MAXIMIEN.

Tant d'audace m'étonne!
Ah! traître.

ALBIN.

Obéissez, l'Empereur vous l'ordonne.

MAXIMIEN.

Qu'on me méne à lui-même.

ALBIN.

Il n'en eſt pas beſoin;
Dans ſon appartement qu'on le garde avec ſoin.

SCENE VIII.

ALBIN *ſeul.*

GRANDS Dieux! où l'entraînoit ſa pitié paternelle!
Il alloit renoncer au Trône qui l'appelle;
Allons lui faire voir qu'il n'a plus qu'à frapper,
Et que notre ennemi ne peut nous échapper.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ALBIN, MAXIMIEN, *Gardes.*

ALBIN.

PRINCE, vous le voyez, notre heureux ſtratagême
Semble être concerté par la fortune même;
L'occaſion, la nuit & la ſécurité,
Secondent un couroux juſtement irrité:
Tout dort, & rien ne veille ici que la vengeance.
L'Empereur accablé, ſans ſoupçon, ſans défenſe,
Eſt tombé, malgré lui, dans les bras du ſommeil,
Que dans ceux de la mort il trouve ſon reveil.

MAXIMIEN.

Je partage avec toi la fureur qui t'anime.

ALBIN.

On va vous introduire auprès de la Victime:
Dès que vous paroîtrez, les portes vont s'ouvrir,
Et les miens, s'il le faut, ſçauront vous ſecourir;

Ceux que j'ai fait entrer dans votre confidence,
Viennent de m'en donner une entiere assurance :
Vous sçavez le signal, vous sçavez les chemins,
Reglez votre destin, il est entre vos mains.

MAXIMIEN.

Je puis donc recouvrer la grandeur où j'aspire ?

ALBIN,

Allez, & revenez le Maître de l'Empire.

MAXIMIEN.

Dieux, je vais vous venger, je vais briser vos fers,
Votre Persécuteur va descendre aux Enfers.

SCENE II.

ALBIN, *seul.*

Tu périras aussi, Princesse malheureuse,
La pitié n'a plus lieu quand elle est dangereuse ;
Tu pourrois engager ton Pere à me punir,
C'est le premier danger que je dois prévenir.
Allons tout préparer.

Il apperçoit Fausta.

C'est elle qui s'avance,
Sans doute elle me cherche, évitons sa présence.

SCENE III.

FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, & ALBIN, *qui sort.*

FAUSTA.

Devant ce malheureux j'allois m'humilier,
Je venois m'abaisser jusques à le prier;
Mon aspect l'épouvante, il me fuit, il m'évite.

EUDOXE.

De tout ce qui se passe, êtes-vous bien instruite ?
Du moins de votre Epoux le sort est assuré :
Ne craignez plus pour lui ; l'orage est conjuré.

FAUSTA.

Hélas ! tu ne vois pas au fond de ce mystere.

EUDOXE.

L'Empereur vient de faire arrêter votre Pere,
Albin même en répond.

FAUSTA.

Ils sont d'accord entr'eux ;
C'est un tissu conduit avec un art affreux ;
Albin prête à mon Pere une main criminelle,
Il est l'accusateur, le meurtrier d'Aurele :
Il sera mon Bourreau, celui de mon Epoux,
Et Maurice est le seul qui peut nous sauver tous ;

Il n'auroit qu'à paroître, il n'auroit qu'à produire
Ces deux Gardes qu'Albin a crû pouvoir séduire,
Et qu'il compte en effet parmi les Assassins:
C'est par eux que Maurice a sçû tous leurs desseins.
Par un avis secret il vient de m'en instruire:
J'avois pris un espoir trop facile à détruire;
Je vois que ces Chrétiens, qui devoient déposer,
Saisis par la frayeur, n'oseront s'exposer:
Il n'en faut point douter, ils auront pris la fuite
Peut-être ils ne sont plus, & la preuve est détruite.
Jusques chez l'Empereur je ne puis pénetrer,
Albin, le traître Albin, ne permet pas d'entrer:
Peut-être on l'assassine, & j'en suis soupçonnée:
Ma derniere heure est-elle assez empoisonnée;
Ah! je crois voir couler un sang si précieux,
Barbares, arrêtez.... quoi presque sous mes yeux
Il périt, & ma main ne peut pas le défendre;
On m'écarte, on m'arrête .. hélas! je crois l'entendre:
Tout mon cœur se déchire en ce moment, va, cours:
Je n'ai plus désormais d'espoir qu'en ton secours;
Puisses-tu détourner les effets de leur rage:
Précipite tes pas, arme-toi de courage;
Répands, séme en tous lieux l'horreur que je ressens;
Remplis tout ce Palais de tes tristes accens,
Chasse de tous les yeux un sommeil si funeste:
Cette foible ressource est tout ce qui me reste.

SCENE IV.

FAUSTA, *seule.*

C'Est à toi qu'on en veut, Arbitre des humains!
Abandonneras-tu l'ouvrage de tes mains ?
Veux-tu laisser périr ta plus parfaite Image;
Quel autre pouvoit mieux te faire rendre hommage ?
Son exemple suivi du reste des mortels,
Eût par tout cimenté ton culte & tes autels;
Hélas! c'étoit le prix de sa tendresse extrême;
Il me l'avoit promis; & tu semblois toi-même
L'avoüer pour Ministre & pour Restaurateur:
Verrai je évanoüir un espoir si flateur ?
Tes indignes Rivaux, ces Dieux imaginaires,
Feront-ils triompher leurs Prêtres mercénaires ?
Pour les cœurs qui sont prêts de se donner à toi,
Quel sujet douloureux, d'épouvante & d'effroi:
Qu'ai-je dit ? ah! grand Dieu, je t'offense, pardonne;
Dans un si grand revers, ma raison m'abandonne;
Je devois en tremblant adorer tes decrets,
Le désespoir sçait-il mesurer ses regrets.

SCENE V.

EUDOXE, FAUSTA.

FAUSTA *à Eudoxe.*

QUOI déja de retour, quel sujet te rappelle?

EUDOXE.

Albin a prévenu les effets de mon zéle:
De vos persécuteurs c'est le plus inhumain;
Le crime à découvert est sur son front d'airain;
La rage & le blasphême exhalent de sa bouche:
Mes pleurs loin d'adoucir un monstre si farouche;
N'ont fait que lui prêter de nouvelles fureurs:
Dans ses yeux enflâmés j'ai lû d'autres horreurs,
Ce n'est qu'en frémissant que je vous les déclare;
Vos jours sont menacés, le poison se prépare,
Et la coupe fatale a frappé....

FAUSTA.

Je l'attends;
Mon cœur est occupé de soins plus importans:
Du sort de mon Epoux ne peux-tu rien m'apprendre?

EUDOXE.

C'est lui qui vous condamne, ils me l'ont fait entendre.
De ses transports jaloux c'est le cruel effet,
Où peut-être est-ce un nom qui couvre leur forfait.

FAUSTA.

Mon Epoux me condamne... ah quelle circonstance
Il ajoûte à sa mort! Ciel! soûtiens sa constance.
Calme son désespoir en ces derniers instans.
Mon sort ne vaudroit pas les pleurs que tu répands,
Si, dans tout autre tems, j'avois cessé de vivre;
Mais tout ce qui précéde & tout ce qui doit suivre,
Rend mon heure derniere horrible à soûtenir;
Le passage est affreux, que dira l'avenir?
Je perds tout, mon trépas, mon Epoux, & ma gloire:
Qui les empêchera de charger ma mémoire
Du parricide affreux qui va se consommer?
De quel nom l'Univers pourra-t'il me nommer?
Pourra-t'il être instruit de leur intelligence?
On croira mon trépas une juste vengeance.
O fortune! est-ce assez éprouver ta rigueur?

un Garde paroît avec la Coupe.

L'assassin passera pour être le vengeur.
Soumettons-nous... je touche à mon terme funeste;
Du moins employons mieux le moment qui me reste.

SCENE VI.

FAUSTA, EUDOXE, UN GARDE *suivi de plusieurs autres.*

FAUSTA *au Garde qui approche tristement.*

Je vois ce qui t'améne, approche... tu gémis;
Hélas! sans le sçavoir, tu sers nos ennemis.
Si tu n'épouses pas la rage qui m'opprime,
Si la pitié te touche en voyant leur Victime;
Avant de mettre enfin le comble à leur fureur,
N'ose-tu me conduire aux pieds de l'Empereur.
On craint qu'il ne revoye une Epouse qu'il aime.

LE GARDE.

Je ne puis qu'obéir à son ordre suprême.

FAUSTA.

Tu ne peux qu'obéir? j'ai prévû ces refus:
Epargnons-nous tous deux des combats superflus.
Puisqu'il faut à leur gré terminer ma carriére,
Je vais livrer ma vie à leur main meurtriére.
Chere Eudoxe, prends soin de me fermer les yeux;
Recueille mes soupirs & mes derniers adieux.
Recommande aux Chrétiens ma cendre infortunée,
Et fais leur déplorer ma triste destinée.

Je leur servois de Mere, ils me doivent des pleurs :
Ah ! qu'ils ne jugent pas de moi par mes malheurs.
Et toi, grand Dieu ! reçois mon ame en sacrifice,
J'abandonne en mourant le reste à ta justice.
Donne-moi.

Elle prend la Coupe des mains du Garde, & Maximien la lui ôte.

SCENE VII.

MAXIMIEN & ALBIN, FAUSTA, EUDOXE.

qui entre en même-tems par un des côtés.

MAXIMIEN.

Non, ma Fille.

FAUSTA.

Ah ! mon Pere, est-ce vous ?

MAXIMIEN.

Oui, Princesse, vivez pour un destin plus doux.
Albin, nous triomphons, ma haine est assouvie ;
L'usurpateur n'est plus, il a perdu la vie.

ALBIN.

Seigneur, ne perdons point des instans précieux,
Achevons de changer la face de ces lieux.

FAUSTA.

Non, cruel, achevez des horreurs imparfaites ;
Consommez-les sur moi, barbare que vous êtes ;
Pere dénaturé, je ne te connois plus,
Tous les liens du sang viennent d'être rompus ;
J'en déteste à la fois la source criminelle,
Et le fatal amour que j'eus toujours pour elle.
Mon Epoux a péri, Tigre alteré de sang !
Assouvis-toi du mien, frappe, voilà mon flanc.

MAXIMIEN.

Vivez & moderez une douleur trop vive.

FAUSTA.

Quand vous m'assassinez, vous voulez que je vive !
Mais ne crois pas joüir de ce forfait affreux,
Il en est un plus grand où tendront tous mes vœux ;
Ne me regarde plus que comme une Furie.....

MAXIMIEN *à Eudoxe.*

C'est trop nous arrêter, prenez soin de sa vie.
Albin, viens achever de signaler ta foi,
Pour prix de tes secours sois Consul avec moi :
Du Peuple & des Soldats achetons le suffrage,
En leur abandonnant ce Palais au pillage.
Viens, partageons la pourpre : allons la reclamer ;
Et de l'aveu des Dieux faisons-nous proclamer.

SCENE VIII. ET DERNIERE.

CONSTANTIN, MAURICE, deux Gardes, FAUSTA, EUDOXE, PULCHERIE, MAXIMIEN, ALBIN.

CONSTANTIN *à Maximien.*

ARRESTE, malheureux, & reçois ton salaire.

FAUSTA.

Que vois-je, cher Epoux : Seigneur, qu'allez-vous faire.

CONSTANTIN.

se tournant vers Maximien & Albin.

Madame.... quel bonheur.... c'est moi que vous voyez,
Traitres ! à mon aspect vous êtes foudroyez.
à Albin.
Et toi qui me creusois un affreux précipice,
Ne souille plus mes yeux, qu'on l'entraîne au supplice.
Chere Epouse....

FAUSTA.

Ah ! Seigneur.

CONSTANTIN.

Sa fureur l'a trompé;
Ce n'est point dans mon sang que son bras s'est trempé,

Maurice & ces Chrétiens que je n'osois pas croire
Ont sçû me réveler une trame si noire :
Et, pour mieux m'assurer de ce qu'ils m'avoient dit,
On a livré l'entrée & l'accès de mon lit :
Il croyoit assouvir sa furie implacable,
Il n'est que le Boureau d'un esclave coupable.
C'en est trop, à la fin je dois songer à moi,
Et la nécessité m'en impose la loi.

à Maximien.

Eternel ennemi du repos de la terre,
Vengez-moi de vous-même au défaut du tonnerre;
Ouvrez-vous les chemins des Enfers : choisissez;
Mais terminez vos jours, sortez, obéïssez.

FAUSTA.

Ah! cruels, arrêtez.

CONSTANTIN.

Je ne puis y souscrire.
Allez,

FAUSTA.

En sa faveur, je n'ai qu'un mot à dire:
Seigneur, vous me devez encore à son amour,
Vous m'aviez condamnée, il m'a sauvé le jour.

CONSTANTIN.

J'ai voulu votre mort. Je vous ai condamnée,

FAUSTA.

Oui, Seigneur, on alloit trancher ma destinée,
Et je lui dois la vie une seconde fois.
Laissez-moi vous aimer autant que je le dois.

S'il subit son arrêt, il ne m'est plus possible
De conserver pour vous un cœur aussi sensible :
Craignez déja l'horreur dont je me sens saisir....
Mais quel tems plus propice avez-vous à choisir
Pour immortaliser votre auguste clemence :
La vengeance avec elle éternise une offense.
Voulez-vous être Grand, le titre est dans vos mains ;
Le pardon seul éleve au-dessus des Humains.

CONSTANTIN.

Il a trop signalé la fureur qui l'anime.

FAUSTA.

Vous vivez ; il périt, Je ne vois plus son crime.
Quoi ? je répans des pleurs qui ne vous touchent pas ?
Mon Pere, il faut ceder, qu'on nous mene trépas.

CONSTANTIN.

Vous mettez à sa mort un invincible obstacle,
Votre amour va, pour lui, faire encore un miracle.
Hébien, je vous le rends ; je l'accorde à vos vœux ;
Votre Pere vivra, j'y consens ; je le veux ;
Mais....

FAUSTA.

Je vous reconnois à cet effort sublime ;
L'amour dans un Héros est toujours magnanime.

CONSTANTIN.

Non, ce n'est point assez réparer mon erreur ;
J'ai pû vous soupçonner, juste Ciel, quelle horreur ?

Votre mort a pensé devenir mon ouvrage;
Il faut un sacrifice aussi grand que l'outrage.

à Maximien.

Seigneur, vous le sçavez sans vous le retracer;
Ce que j'ai fait pour vous ne sçauroit s'effacer,
Et vous ne respirez qu'autant que je l'adore:
Ma clemence veut bien se signaler encore,
Et se porter, pour vous, à son dernier dégré.
Depuis assez long-tems vous m'avez trop montré
Que votre ambition, toujours plus affermie,
Dans le fond de votre ame est ma seule ennemie.
Je me rends, n'ayons plus rien à nous imputer:
Cessez à votre tour de me persécuter.
Vous n'êtes point heureux, & vous ne pouvez l'être
Que dans le rang suprême où le Ciel m'a fait naître;
Il faut vous contenter. L'Occident va nous voir
Joüir également du suprême pouvoir,
Ma générosité vous appelle au partage.

MAXIMIEN.

Non, cette égalité n'est qu'un moindre esclavage;
J'ai trop sçu qu'un Collegue est un Maître importun;
Tu crois me faire un don, c'est moi qui t'en fais un.
Je te laisse le Trône entier & sans partage,
Et pour mieux t'assûrer un si grand avantage

Il se frappe.

Sois enfin délivré d'un Rival dangereux;
Juge qui de nous deux est le plus généreux.

FAUSTA.

Ah! mon Pere.

MAXIMIEN.

C'eſt à toi que je me ſacrifie;
Ne pleure point ma mort, ne pleure que ma vie;
Tu n'aurois jamais eu que des jours orageux,
Mon trépas vous étoit néceſſaire à tous deux.

à Conſtantin.

Toi pour qui la fortune eſt féconde en miracles,
Mon deſtin céde au tien, tu n'auras plus d'obſtacles;
L'Orient, déſormais, peut tomber ſous tes fers,
Et mon dernier ſoupir te livre l'Univers.

On l'emmene.

CONSTANTIN.

Trop ſuperbe Rival, juſqu'où va ta vengeance?
Tu ne veux rien devoir à la reconnoiſſance;
Cruel, en préférant la mort à mes bienfaits,
Tu mets enfin le comble aux maux que tu m'as faits.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Maximien, Tragédie*; & je crois que le Public, qui lui a donné de justes aplaudissemens dans les représentations, en verra l'impression avec le même plaisir. Fait à Paris ce 19. Mars 1738.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nostre bien amé NICOLAS-FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public L'ECOLE DES AMIS, & les OEUVRES DE POESIES ET DE THEATRE du Sieur DE LA CHAUSSE'E, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Priviléges sur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separé-

ment, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de neuf années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes; Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interests; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres;

& qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles, Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le cinquiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens trente-huit, & de notre Regne le vingt-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil.
SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 436. *Fol. 397. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris ce 5. Avril 1737.*

G. MARTIN, *Syndic.*

On vend chez le même Libraire les autres Ouvrages de l'Auteur.

BIND NEAT
HALF RED CALF
GRATION-MAXFIELD

70714910

Vet. Fr. II A. 826

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ZAHAROFF
FUND

Vet. Fr. II A. 826

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

ZAHAROFF
FUND

Vet. Fr. II A. 826

TAYLOR INSTITUTION

ZAHAROFF
FUND